

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

OFAJ
DFJW

Programme franco-allemand
pour jeunes traducteur.rice.s littéraires

Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2017



Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

Programme franco–allemand
pour jeunes traducteur.rice.s littéraires

Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2017

Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2017	8
Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm 2017	10
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	12
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	13
Le programme Goldschmidt fait étape en Suisse	14
Das Goldschmidt-Programm macht Station in der Schweiz	16
Sous les feux de la rampe	18
Im Rampenlicht	20
L'atelier de traduction français-allemand du Programme Goldschmidt 2017	22
Die Übersetzungswerkstatt Französisch-Deutsch des Goldschmidt-Programms 2017	24
Remerciements	26
Danksagung	28
Les auteur.e.s, les traducteur.rice.s / Die Autorinnen und Autoren, die Übersetzerinnen und Übersetzer	30
Der Stachel	32
Markus Kirchhofer // Valentin Decoppet Knapp Verlag, 2016	
Ein Niemand	38
Daniel Goetsch // Thomas Herth Klett-Cotta, 2016	
Über den Winter	44
Rolf Lappert // Béatrice Maldonado Carl Hanser Verlag, 2015	

Sophia, oder der Anfang aller Geschichten	50
Rafik Schami // Claire Mélot	
Carl Hanser Verlag, 2015	
Ein fauler Gott	56
Stephan Lohse // Alexia Rosso	
Suhrkamp, 2017	
Un repas en hiver	62
Hubert Mingarelli // Yvonne Eglinger	
Stock, 2012	
La Douleur	68
André de Richaud // Sophie Nieder	
Grasset, 1931, 2011	
Une chance unique	74
Erwan Desplanques // Jan Rhein	
Éditions de l'Olivier, 2016	
Marcher droit, tourner en rond	80
Emmanuel Venet // Paul Sourzac	
Verdier, 2016	
N'appartenir	86
Karim Miské // Elena Stingl	
Éditions Viviane Hamy, 2015	
Impressum	92

Préface

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'inscrit depuis sa création en 2000 dans un ensemble de projets initiés par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) en faveur de la mobilité et de la mise en réseau des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création, avec un double objectif : répondre le mieux possible à la demande de formation et de professionnalisation des jeunes diplômé.e.s et aux attentes de la profession, mais aussi apporter une contribution au dialogue franco-allemand dans le domaine de la culture et des médias.

L'OFAJ s'est associé à des partenaires parmi les meilleurs spécialistes de la branche professionnelle du livre : la *Frankfurter Buchmesse* et le Bureau international de l'édition française (BIEF), qui se chargent de l'organisation du programme (recrutement et sélection des jeunes traducteur.rice.s, organisation des ateliers de traduction, des rencontres avec les professionnel.le.s de la branche du livre, sélection des mentors encadrant les ateliers) et la fondation culturelle Pro Helvetia pour la Suisse. L'OFAJ coordonne le partenariat, assure le suivi pédagogique et finance en grande partie le programme, avec en outre une contribution de Pro Helvetia depuis 2013 pour les participant.e.s suisses.

Nous sommes particulièrement heureux de faire connaître avec cet ouvrage un des aspects de l'originalité des actions de notre institution, notamment en faveur des jeunes talents de la traduction littéraire qui viennent de participer au programme Georges-Arthur Goldschmidt en 2017.

Cette publication a pour ambition de sensibiliser toutes celles et ceux qui agissent dans le domaine de la traduction et de l'édition, l'accessibilité des livres dans l'autre langue étant souvent déterminée par les choix opérés par les traducteur.rice.s. Elle est également à l'usage des enseignant.e.s de langue désireux.euse.s de faire découvrir à leurs élèves des auteur.e.s du pays partenaire dans le cadre d'ateliers d'écriture et de traduction. Cet ouvrage se veut enfin un outil de promotion et d'insertion professionnelle de jeunes traducteur.rice.s auprès de maisons d'édition.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt est placé sous le signe de l'échange et de la rencontre, la rencontre entre pairs mais aussi avec une œuvre. Il permet à dix jeunes traducteur.rice.s littéraires par an (cinq germanophones, cinq francophones) de découvrir, traduire, faire connaître des auteur.e.s de l'autre pays mais aussi de s'informer sur les structures éditoriales et d'établir des contacts professionnels décisifs pour la suite de leur parcours. Ils participent à deux ateliers de traduction de trois semaines en tandem au Collège International des Traducteurs littéraires (CITL) à Arles et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB), sous la direction de deux traductrices confirmées, Marie-Ange Roy et Patricia Klobusiczky, que nous souhaitons remercier pour leur professionnalisme et leur grande sensibilité interculturelle. Les jeunes traducteur.rice.s rencontrent des professionnel.le.s

de la branche du livre (éditeur.rice.s, responsables de droits, des aides à la traduction) participent à des lectures publiques organisées par l'OFAJ et ses partenaires dans des salons du Livre (Francfort et Leipzig en coopération avec Arte Allemagne, Paris, Berlin et Arles).

Depuis 2000, un peu plus de 150 jeunes ont participé à ce programme. Certains d'entre eux publient directement un ou deux ans à l'issue du programme et continuent à publier par la suite. C'est le cas de Tobias Haberkorn, participant au programme en 2015, qui est devenu traducteur attitré du sociologue Didier Eribon. La traduction du livre *Retour à Reims* (Fayard, 2009) est en Allemagne un véritable best-seller (*Rückkehr nach Reims*, Suhrkamp Verlag, 2016).

La mission principale de l'OFAJ de proposer au plus grand nombre possible de jeunes une expérience de mobilité, notamment à celles et ceux qui ont le moins facilement accès à ces programmes, n'est pas contradictoire avec sa volonté de vivement encourager, grâce à ce type d'initiative, celles et ceux qui, parmi les jeunes générations, jouent un rôle essentiel de transmission et d'échange, comme les jeunes traducteur.rice.s littéraires, de même que les jeunes ayant un rôle important dans les processus de décision. Là est l'ambition de l'OFAJ de créer les conditions favorables au renouveau de la coopération franco-allemande grâce à la participation de toutes et tous.

En 2017, la France est le pays invité d'honneur de la Foire internationale du Livre de Francfort. En tant que partenaire de « Francfort en français », l'OFAJ joue un rôle actif !

Béatrice Angrand et Markus Ingenlath,
Secrétaire générale et secrétaire général de l'OFAJ

Vorwort

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm ist seit seiner Gründung im Jahr 2000 Teil einer ganzen Reihe von Projekten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die sich zum Ziel gesetzt haben, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Kräfte in den Bereichen Kultur, Kunst und Medien zu fördern. Das DFJW will dem Wunsch der Berufseinsteigerinnen und -einsteiger und jungen Berufstätigen nach beruflicher Qualifizierung und Weiterbildung entgegenkommen und gleichzeitig den deutsch-französischen und europäischen Dialog im Kultur- und Medienbereich anregen.

Als renommierte Partner aus der Buchbranche konnte das DFJW für dieses Programm die Frankfurter Buchmesse und das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) in Paris, sowie seit 2013 die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia gewinnen. Den Partnern obliegt die Organisation des Programms, die Auswahl der Stipendiatinnen und Stipendiaten, die Organisation der Übersetzungsateliers, die Vorbereitung und Durchführung der Treffen mit Spezialistinnen und Spezialisten aus der Buchbranche sowie die Wahl der Mentorinnen und Mentoren. Das DFJW ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, organisiert die pädagogische Unterstützung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms. Pro Helvetia trägt seit 2013 die Kosten für die Schweizer Teilnehmenden.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungstalente des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2017 vorstellen zu können und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zu zeigen.

Diese Publikation soll zudem die Akteure des Literaturbetriebs auf deutsch-französische Übersetzungen aufmerksam machen, hängt der Zugang zur Literatur in der Partnersprache doch häufig vom Geschmack der Übersetzerinnen und Übersetzer ab. Sie wird außerdem von Lehrerinnen und Lehrern im Unterricht genutzt, um Schülerinnen und Schülern im Rahmen von Schreib- und Übersetzungsworkshops Autorinnen und Autoren vorzustellen. Schließlich soll die Publikation ihnen den Berufseinstieg erleichtern, indem sie mit ihren Projekten in der Verlagswelt vorgestellt werden.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms stehen der Austausch und die Begegnung, wobei sich Begegnung sowohl während der Tandearbeit mit einer/einem deutschen Partnerin/Partner oder einer/einem französischen Partnerin/Partner als auch in der Arbeit mit einem literarischen Werk vollzieht. Das Programm ermöglicht jährlich zehn Nachwuchsliteraturübersetzerinnen und -übersetzern (fünf deutschsprachige und fünf französischsprachige), Autorinnen und Autoren aus dem jeweils anderen Land zu entdecken, zu übersetzen und im eigenen Land bekannter zu machen. Zudem bekommen sie die Gelegenheit, die Verlagswelt in Deutschland und Frankreich

kennen zu lernen und wichtige Kontakte zu knüpfen, die für ihren Einstieg ins Berufsleben entscheidend sind. Die jungen Literaturübersetzenden nehmen an zwei dreiwöchigen Übersetzungsworkshops teil, die im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) und im *Collège International des Traducteurs littéraires* (CITL) in Arles stattfinden. Dort arbeiten sie in Tandem- und Gruppensitzungen unter der Leitung erfahrener Übersetzerinnen und Übersetzer an ihren Übersetzungsprojekten. Seit 2016 sind das Marie-Ange Roy und Patricia Klobusiczky, denen wir an dieser Stelle für die Bereitschaft zur Weitergabe ihrer enormen Fachkompetenz und ihr interkulturelles und pädagogisches Einfühlungsvermögen danken wollen. Die jungen Literaturübersetzenden lernen unter anderem Expertinnen und Experten aus der Buchbranche kennen (Verlegerinnen und Verleger, Verantwortliche im Bereich der Lizenzvergabe und im Bereich von Übersetzerprogrammen und -stipendien) und nehmen an vom DFJW und seinen Partnern organisierten Lesungen teil (so zum Beispiel in Paris, Berlin und Arles und auf der Frankfurter und Leipziger Buchmesse in Kooperation mit ARTE Deutschland).

Seit dem Jahr 2000 haben mehr als 150 junge Menschen an dem Programm teilgenommen; vielen von ihnen ist es gelungen, ihre Übersetzungen im Anschluss an das Programm in einem Verlag unterzubringen und ihre Übersetzerlaufbahn fortzuführen. So ist beispielsweise Tobias Haberkorn, Teilnehmer des Programmes 2015, Übersetzer der Werke des französischen Soziologen Didier Eribon geworden. Seine Übersetzung des Buches *Retour à Reims* (Fayard, 2009) ist in Deutschland zur Zeit ein echter Bestseller (*Rückkehr nach Reims*, Suhrkamp Verlag, 2016).

Hauptaufgabe des DFJW bleibt es, möglichst vielen jungen Menschen eine Austauscherrfahrung zu ermöglichen, darunter auch solchen, die über einen erschwerten Zugang zu Mobilitätsangeboten verfügen. Dies steht nicht im Widerspruch mit anderen Sonderprojekten wie dem Goldschmidt-Programm, das sich an Zielgruppen wendet, die eine wichtige Rolle beim Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Kulturen einnehmen. Das Hauptanliegen des DFJW ist es, günstige Bedingungen zu schaffen für eine stete Erneuerung und Vertiefung der deutsch-französischen Beziehungen auf Basis eines breiten Engagements der Gesellschaft.

Wir freuen uns, mit der vorliegenden Publikation einen Beitrag zur Förderung der kommenden Übersetzergenerationen zu leisten. Das Jahr 2017 ist mit dem Gastlandauftritt Frankreichs auf der Frankfurter Buchmesse ein ganz besonderes Jahr für die deutsch-französische kulturelle Zusammenarbeit. Das DFJW gestaltet ihn dieses Jahr als Partner des Gastlandauftritts „Frankfurt auf Französisch“ aktiv mit!

Dr. Markus Ingenlath und Béatrice Angrand,
Generalsekretär und Generalsekretärin des DFJW

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2017

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'adresse à de jeunes traducteur.rice.s littéraires venant de France, d'Allemagne et de Suisse.

En 2007, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt a accepté de parrainer le programme. C'est, d'année en année, avec beaucoup d'enthousiasme qu'il partage son expérience avec les jeunes traducteurs.rice.s.

Durant le programme, les participant.e.s travaillent à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers de traduction, sous la tutelle de traducteur.rice.s expérimenté.e.s :

Patricia Klobusiczky a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB). Après ses études de traduction littéraire à Düsseldorf et quelques années en tant que traductrice indépendante, elle a travaillé de 1996 à 2005 aux éditions Rowohlt. Depuis 2006, elle traduit de nouveau de l'anglais et du français vers l'allemand, des auteur.e.s contemporain.e.s comme Françoise Giroud ou Marie Darrieussecq, et des classiques modernes comme Louise de Vilmorin ou Jean Prévost. Par ailleurs, elle enseigne régulièrement, notamment à la *Freie Universität* de Berlin, au *Deutscher Übersetzerfonds* et à la *Berliner Akademie für Autoren*.

Côté français, c'est Marie-Ange Roy qui a dirigé l'atelier de traduction au Collège International des Traducteurs littéraires (CITL) d'Arles. De 1972 à 2008, elle a été maîtresse de conférences au département d'Études germaniques de l'Université d'Aix-Marseille I puis



Patricia Klobusiczky



Marie-Ange Roy

de Paris VIII. Spécialisée en littérature des XIX^e et XX^e siècles ainsi qu'en traduction, elle a participé à des cercles de réflexion collective sur la traduction et animé des enseignements et des ateliers de traduction littéraire au sein de l'université. Parallèlement, elle a traduit ou co-traduit des auteur.e.s tels que Christa Wolf, Stefan Zweig ou Max Weber, ainsi que des ouvrages d'histoire et de critique d'art.

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse. Des rencontres avec des éditeur.rice.s, des responsables de droits, des libraires, des agents et des scouts littéraires, donnent en effet aux jeunes traducteur.rice.s sélectionné.e.s l'opportunité d'approfondir leur connaissance des structures éditoriales.

Car aujourd'hui, un.e traducteur.rice doit non seulement faire preuve de compétences linguistiques, mais aussi connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traducteur.rice.s se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits. Ainsi, ils prennent l'habitude de se tenir au courant des parutions potentiellement exportables dans le pays voisin.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traducteur.rice.s et leur travail pendant le programme – à souligner que le choix des textes leur appartient.

Bonne lecture !

Das Georges–Arthur Goldschmidt–Programm 2017

Das Goldschmidt-Programm richtet sich an junge Literaturübersetzerinnen und -übersetzer aus Deutschland, Frankreich und der Schweiz. 2007 hat der Autor und Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt die Schirmherrschaft des Programmes übernommen. Mit großer Leidenschaft teilt er seither Jahr für Jahr seine Erfahrung mit den Nachwuchsübersetzerinnen und -übersetzern.

Das Programm bietet den Teilnehmenden die Gelegenheit in zwei Übersetzungswerkstätten unter der Leitung erfahrener Übersetzerinnen und Übersetzer gemeinsam an ihren Texten zu arbeiten.

Patricia Klobusiczky leitete die Werkstatt für Übersetzungen ins Deutsche im Literarischen Colloquium Berlin (LCB). Nach ihrem Studium des Literaturübersetzens in Düsseldorf arbeitete sie zunächst als freiberufliche Übersetzerin und von 1996–2005 als Lektorin für den Rowohlt Verlag. Seit 2006 ist sie wieder als freie Literaturübersetzerin aus dem Englischen und Französischen tätig; sie übersetzt zeitgenössische Autorinnen und Autoren wie Françoise Giroud oder Marie Darrieussecq und moderne Klassiker wie Louise de Vilmorin und Jean Pré vost. Zudem arbeitet sie regelmäßig als freie Dozentin, u.a. an der Freien Universität Berlin, im Auftrag des Deutschen Übersetzerfonds und an der Berliner Akademie für Autoren.

Auf französischer Seite leitete Marie-Ange Roy die Übersetzerwerkstatt im *Collège International des Traducteurs littéraires* (CITL) in Arles. Von 1972 bis 2008 arbeitete sie als Dozentin für Deutsche Sprache und Literatur an der Universität in Aix-Marseille und dann in Paris.



Als Spezialistin für Übersetzungsfragen sowie für die Literatur des 19. und 20. Jahrhunderts nahm sie an Übersetzerateliers teil und unterrichtete literarisches Übersetzen an der Universität. Parallel dazu übersetzte sie allein oder in Zusammenarbeit Autorinnen und Autoren wie Christa Wolf, Stefan Zweig und Max Weber, sowie geschichtliche Werke und Texte zur Kunstkritik.

Über die Übersetzerwerkstätten hinaus trägt das Goldschmidt-Programm zur Entwicklung des Lizenzaustauschs zwischen Deutschland, Frankreich und der Schweiz bei. Dazu werden Treffen mit Verlegerinnen und Verlegern, Lizenzverantwortlichen, Buchhändlerinnen und -händlern, Literaturagentinnen und -agenten und -scouts organisiert. Auf diese Weise können sich die Nachwuchsübersetzerinnen und -übersetzer mit Strukturen und Arbeitsweisen im Partnerland vertraut machen. Eine Übersetzerin oder Übersetzer muss heutzutage nicht nur sprachlich kompetent sein, sondern außerdem solide Kenntnisse darüber mitbringen, wie die Verlagswelt funktioniert. Deshalb bewerben sich die Nachwuchsübersetzerinnen und -übersetzer beim Goldschmidt-Programm mit einem Übersetzungsprojekt, dessen Rechte noch nicht ins Nachbarland verkauft wurden. Sie sollen dazu ermuntert werden, Ausschau nach möglichen exportfähigen Neuerscheinungen zu halten.

Sinn und Ziel dieser Broschüre ist die Präsentation der jungen Übersetzerinnen und Übersetzer samt Arbeitsproben – die Auswahl der Textstellen obliegt ihnen dabei.

Viel Freude bei der Lektüre!



Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt naît le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg. Il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère aîné. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, ils échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française ; le français devient sa langue. Il fait des études d'allemand à la Sorbonne et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit vers l'allemand quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français, mais également, depuis peu, en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (1981), *Un Jardin en Allemagne* (1986), *La Forêt interrompue* (1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand (*Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. En 2011, il publie sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux éditions du Seuil. Il publie en 2015 son récit *Les Collines de Belleville* aux éditions Jacqueline Chambon.

Au cours de sa carrière, il reçoit, entre autres récompenses, le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne.

En 2009, il est nommé citoyen d'honneur de sa ville natale, Reinbek. Depuis 2007, Georges-Arthur Goldschmidt parraine le programme franco-allemand pour jeunes traducteur.rice.s littéraires.

Der Schirmherr: Georges–Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem älteren Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden, versteckt in einem Waisenhaus in der *Haute-Savoie* der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie niemals wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch an der Sorbonne und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und seit einiger Zeit auch wieder auf Deutsch. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiografischen Erzählungen *Die Absonderung* (1991), *Die Aussetzung* (1996) und *Die Befreiung* (2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, 1999). 2015 erschien seine jüngste Erzählung *Les Collines de Belleville* bei Jacqueline Chambon.

Für seine Veröffentlichungen erhält er unter anderem 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den *Prix France Culture*, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde.

2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen. Seit 2007 ist Georges-Arthur Goldschmidt Schirmherr des nach ihm benannten deutsch-französischen Literaturübersetzerprogramms.

Le programme Goldschmidt fait étape en Suisse

Dans une Suisse où le plurilinguisme et la diversité culturelle sont des marqueurs identitaires forts et constituent des enjeux quotidiens, la traduction joue un rôle essentiel dans la cohésion du pays. Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture, entend contribuer activement à la promotion des échanges interlinguistiques et interculturels. Sa participation renforcée au programme Goldschmidt s'intègre parfaitement à cet objectif et vient enrichir les divers instruments de soutien sur lesquels repose sa politique. Par le biais de ce programme international, nous soutenons de manière ciblée la relève dans le domaine de la traduction.

Après cinq ans de collaboration prospère avec les institutions fondatrices du programme Georges-Arthur Goldschmidt, Pro Helvetia a récemment intensifié son engagement : en janvier 2017, pour la première fois, le programme franco-allemand a fait étape en Suisse, ce qui a permis à de jeunes traducteur.rice.s de rencontrer certain.e.s des acteur.rice.s les plus important.e.s de la scène littéraire suisse. Les participant.e.s ont ainsi eu la chance de séjourner au Collège de traducteurs Looren, partenaire fondamental pour les échanges littéraires, lieu de résidence pour des traducteur.rice.s chevronné.e.s de toutes origines. Lors de leur séjour ont été notamment organisées des rencontres avec des éditeur.rice.s de Suisse alémanique et de Suisse romande, ainsi que des visites de librairies ou à la Maison de la Littérature de Zurich.

Il ne fait aucun doute que le programme Georges-Arthur Goldschmidt est une opportunité précieuse pour les jeunes traducteur.rice.s en début de carrière ou les maisons d'édition des pays francophones et germanophones participant, les rencontres offrant la possibilité de nouer des liens, de découvrir de nouvelles tendances ou de se confronter à d'autres marchés et systèmes éditoriaux.

C'est en effet la richesse de ce programme que d'encourager le rapprochement des acteur.rice.s culturel.le.s, d'une part, et d'offrir un panorama de la diversité des politiques et des pratiques en matière de littérature, d'autre part. Quelles stratégies les éditeur.rice.s suisses mènent-ils pour être présent.e.s en France ou en Allemagne ? Existe-t-il des

différences dans la façon de présenter un titre auprès d'un.e éditeur.ice, selon le pays ?
Quel rôle joue la couverture d'un livre ? Autant de questions susceptibles de trouver des réponses lors des rencontres du programme Goldschmidt, au moment où se nouent des liens entre jeunes traducteur.ice.s et éditeur.ice.s, au moment où naissent des projets de collaborations internationales.

Les traducteur.ice.s du français vers l'allemand ont cette année une chance supplémentaire à saisir : 2017 est en effet marquée par l'invitation faite à la France en tant qu'invitée d'honneur de la Foire du livre de Francfort. Le projet « Francfort en français » concerne plus largement l'ensemble de la littérature francophone, et la littérature suisse pourra en tirer parti, que ce soit dans la programmation littéraire sur le Pavillon d'honneur ou à l'occasion d'une série d'événements, coordonnés par l'Association suisse des éditeurs, diffuseurs et libraires (ASDEL) et soutenus par Pro Helvetia. Notons enfin que Pro Helvetia accorde exceptionnellement un subside supplémentaire pour la promotion des traductions en allemand en 2017, en plus d'une aide financière pour les frais de traduction.

La Fondation Pro Helvetia souhaite aux nouvelles générations de traducteur.ice.s littéraires de pouvoir enrichir leur travail par les outils et contacts développés à leur intention, et se réjouit de pouvoir à nouveau accueillir le programme Goldschmidt en terre suisse en 2018.

Anna Schlossbauer,
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

Das Goldschmidt-Programm macht Station in der Schweiz

In der Schweiz, wo Mehrsprachigkeit und kulturelle Vielfalt nicht nur Säulen der Identität sind, sondern auch zu den Herausforderungen des Alltags gehören, spielt die Übersetzung eine wesentliche Rolle für den Zusammenhalt des Landes. Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia möchte aktiv zur Promotion dieses interkulturellen und sprachlichen Austausches beitragen. Durch unsere verstärkte Teilnahme am Goldschmidt-Programm können wir genau dieses Ziel verfolgen und die verschiedenen Förderungsmöglichkeiten, auf denen unsere Politik aufbaut, erweitern. Dieses internationale Programm ermöglicht uns, den Nachwuchs im Übersetzungsbereich auf ganz gezielte Weise zu unterstützen.

Nach fünf Jahren erfolgreicher Zusammenarbeit mit den Gründungsinstitutionen des Georges-Arthur-Goldschmidt-Programmes hat Pro Helvetia dieses Jahr sein Engagement verstärkt, so dass dieses ursprünglich deutsch-französische Programm im Januar 2017 erstmals auch Station in der Schweiz gemacht hat, damit die jungen Übersetzerinnen und Übersetzer auch einige der wichtigsten Akteure unseres Buchmarktes persönlich kennenlernen konnten. Außerdem hatten die Teilnehmenden die Gelegenheit zu einem Aufenthalt im Übersetzerhaus Looren, einem Wohn- und Arbeitsort für erfahrene Übersetzer aus aller Welt und ein sehr wichtiger Partner für den literarischen Austausch. Während des Aufenthaltes in der Schweiz haben Treffen mit Schweizer Verlegern aus dem deutsch- und französischsprachigen Raum stattgefunden, sowie Begegnungen mit Buchhändlern und der Besuch des Züricher Literaturhauses.

Schnell wurde deutlich, was für eine wertvolle Gelegenheit das Goldschmidt-Programm darstellt, sowohl für die jungen Literaturübersetzer, als auch für die daran teilnehmenden deutsch- und französischsprachigen Verleger, denn es ermöglicht, persönliche Kontakte zu knüpfen, neue Tendenzen zu entdecken und sich mit anderen Buchmärkten und deren Funktionsweisen auseinander zu setzen.

Was dieses Programm so wertvoll macht, ist, dass es die verschiedenen kulturellen Akteure miteinander vernetzt und die Bandbreite von Förderungspolitik und Praktiken im Literaturbereich aufzeigt. Welche Strategien verfolgen Schweizer Verleger, um auf dem

französischen und deutschen Buchmarkt präsent zu sein? Gibt es von Land zu Land Unterschiede, wie man als Übersetzer einem Verleger einen Titel vorstellt? Welche Bedeutung hat das Cover eines Buches? Auf all diese Fragen gibt es während der Treffen im Rahmen des Goldschmidt-Programmes Antworten. Gleichzeitig lernen sich junge Übersetzer und Verleger kennen, und es entstehen Projekte internationaler Zusammenarbeit.

Für Übersetzer, die aus dem Französischen ins Deutsche übersetzen, ist dieses Jahr eine besondere Chance, denn 2017 ist Frankreich Ehrengast auf der Frankfurter Buchmesse. Der Gastlandauftritt trägt den Titel „Frankfurt auf Französisch“ und schließt die gesamte frankophone Literatur mit ein, was auch der Schweizer Literatur zu Gute kommt, sei es durch das Literaturprogramm im Ehrengastpavillon oder durch eine Reihe von Veranstaltungen des Schweizer Verlegerverbandes (*Association suisse des éditeurs*, ASDEL), die Pro Helvetia unterstützt. Auch möchten wir darauf hinweisen, dass Pro Helvetia 2017 zusätzliche Subventionen für Übersetzungen ins Deutsche zur Verfügung stellt, die über die Förderung der Übersetzungskosten hinausgeht.

Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia wünscht den neuen Literaturübersetzer-Generationen, dass sie ihre Arbeit dank der von uns entwickelten Zusammenarbeit und Kontakte bereichern können, und wir freuen uns darauf, das Goldschmidt-Programm auch 2018 wieder in der Schweiz empfangen zu können.

Anna Schlossbauer,
Pro Helvetia, Schweizer Kulturstiftung

Sous les feux de la rampe

2017 a été une année particulièrement fructueuse pour le programme Goldschmidt. Avec notamment le séjour à Zurich et à Looren, qui nous a permis de découvrir le marché du livre suisse. Le BIEF tient à remercier Pro Helvetia, le Collège des traducteurs Looren et tou.te.s les éditeur.rice.s suisses ayant accueilli le groupe chez eux pour cette belle ouverture qui permettra sans doute d'intensifier les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse.

2017 est aussi une excellente année pour la traduction franco-allemande (romande et alémanique y compris, bien sûr) car dans la perspective de l'invitation d'honneur de la France à la Foire internationale du livre de Francfort cet automne, le Centre national du livre (CNL) a mis en place un accompagnement exceptionnel permettant de prendre en charge jusqu'à 70 % des coûts de traduction des œuvres germanophones en français, et vice versa. En outre, de nombreux échanges entre traducteur.rice.s, éditeur.rice.s et auteur.e.s venant des deux pays sont organisés tout au long de l'année. Aussi les participant.e.s du programme Goldschmidt ont-ils eu l'occasion de se présenter lors de la Nuit de la traduction organisée à l'Institut français de Berlin en janvier dernier. Une belle promotion pour ce programme qui, avec dix-sept ans d'existence, est devenu aujourd'hui une référence pour la formation de jeunes traducteur.rice.s.

Une belle occasion également pour mettre un coup de projecteur sur la promotion 2017, à laquelle ont participé cinq traducteur.rice.s allemand.e.s, quatre traducteur.rice.s français.e.s et un traducteur suisse francophone. Pour la plupart d'entre eux, c'était la première fois qu'ils traduisaient de la littérature, et le choix du bon texte était loin d'être évident.

Il est toujours beau de voir de quelle façon les participant.e.s s'approprient leurs textes durant le programme. Comment ils en parlent d'abord entre eux, puis aux éditeur.rice.s dans le cadre des rencontres organisées dans les maisons d'édition en France, en Allemagne et en Suisse. Après cette première étape orale, les participant.e.s passent à l'écriture, au cours des deux ateliers de traduction qui ouvrent de nombreuses discussions pendant le travail

en groupe ou en tandem, loin d'un labeur en solitaire. Enfin, la dernière étape dans le travail avec les textes consiste à préparer la lecture finale du programme, pour permettre aux participant.e.s de présenter leurs traductions, mises en scène, devant un public. Cette année, la lecture s'est déroulée à la Maison Heinrich Heine, à Paris, et en plus petit comité sur le stand d'Arte à la Foire internationale du livre de Leipzig.

Par la présente brochure, nous vous invitons à découvrir les jeunes traducteur.rice.s et leurs textes, dont nous avons mis en vis-à-vis les versions originales et les traductions.
Bonne lecture !

Katja Petrovic,
Bureau international de l'édition française (BIEF)

Im Rampenlicht

2017 war ein besonders gutes Jahr für das Goldschmidt-Programm. Angefangen mit dem Aufenthalt in Zürich und Looren, der uns den Schweizer Buchmarkt eröffnet hat. Das BIEF möchte Pro Helvetia, dem Übersetzerhaus Looren und allen Schweizer Verlegern, die die Gruppe empfangen haben, danken für diese Horizonterweiterung, die den Literaturaus-tausch zwischen Frankreich, Deutschland und der Schweiz sicher intensivieren wird.

2017 war außerdem ein exzellentes Jahr für deutsch-französische Übersetzungen (deutsch- und französischsprachige aus der Schweiz natürlich inbegriffen), denn das *Centre national du livre* (CNL) hat im Hinblick auf den französischen Gastlandauftritt auf der Frankfurter Buchmesse die Übersetzungsförderung für deutschsprachige Titel ins Französische und umgekehrt auf bis zu 70 % für ein Werk aufgestockt.

Über das ganze Jahr verteilt hatten Übersetzer, Verleger und Autoren beider Länder außerdem die Möglichkeit, sich auszutauschen. Die Teilnehmer des diesjährigen Goldschmidt-Programms konnten sich und ihre Arbeit bei der Nacht der Übersetzung vorstellen, die im Januar vom Institut français Berlin organisiert wurde. Eine wohlverdiente Werbung für das Goldschmidt-Programm, das im Laufe seiner mittlerweile 17-jährigen Existenz zu einer Referenz in der Nachwuchsförderung für Literaturübersetzer geworden ist.

Eine schöne Gelegenheit aber auch, um den diesjährigen Jahrgang, an dem fünf deutsche Übersetzer, vier französische und ein frankophoner Schweizer Übersetzer teilgenommen haben, gebührend zu präsentieren. Für viele von ihnen war es das erste Mal, dass sie Literatur übersetzten und die Wahl des richtigen Textes war dementsprechend nicht ganz einfach.

Es ist immer wieder schön zu sehen, wie sich die jungen Übersetzer ihre Texte im Laufe des Programmes aneignen. Wie sie zunächst unter sich in der Gruppe über sie sprechen und sie anschließend den Verlegern im Rahmen der Verlagsbesuche in Frankreich,

Deutschland und der Schweiz präsentieren. Nach dieser ersten mündlichen Phase geht es für die Übersetzer während der beiden Werkstätten ans Schreiben, wobei diese Arbeit keine einsame ist, sondern eine vom ständigen Austausch in der Gruppe und im Tandem begleitete. Die letzte Auseinandersetzung mit den Texten findet im Rahmen der Vorbereitungen für die öffentliche Abschlusslesung statt, die den Teilnehmern erlaubt, ihre professionell inszenierten Texte einem Publikum vorzustellen. Dieses Jahr hat die Lesung im CITL in Arles stattgefunden, im Pariser Heine-Haus und, in kleinem Rahmen wieder am Arte-Stand auf der Leipziger Buchmesse.

Mit dieser Broschüre möchten wir Sie, liebe Leser, dazu einladen, die Übersetzer und ihre Texte zu entdecken. Original und Übersetzung sind einander gegenübergestellt – wir wünschen viel Spaß bei der Lektüre.

Katja Petrovic,
Bureau international de l'édition française

L'atelier de traduction français-allemand du Programme Goldschmidt 2017

Durant trois intenses semaines de travail au bord du Wannsee, nous n'avons pas pu plaindre de monotonie, tant les projets des cinq candidat.e.s allemand.e.s étaient variés et riches de défis à relever lors de leur traduction. Ils présentaient en effet un large éventail, depuis un classique contemporain – le roman d'André de Richaud, *La Douleur* (1931), troublante fresque des mœurs provinciales lors de la Première Guerre mondiale – jusqu'au pamphlet de Karim Miské, *N'appartenir*, qui gravite autour de thèmes d'une actualité brûlante : racisme, identité, appartenance. À l'inverse de ce texte extrêmement expressif, c'est l'implicite qui produit son effet dans l'austère récit d'Hubert Mingarelli, *Un repas en hiver*, dans lequel les non-dits hantent le narrateur, un ancien soldat affecté à un camp de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous avons affaire à un narrateur incertain d'une tout autre trempe dans le roman *Marcher droit, tourner en rond*, écrit par le psychiatre Emmanuel Venet : atteint du syndrome d'Asperger, son héros revendique une sincérité absolue dans un monde de menteurs et d'hypocrites. Quant à savoir s'il est lui-même capable de faire preuve d'une telle honnêteté, on peut en douter... De même, les personnages très modernes du recueil *Une chance unique*, d'Erwan Desplanques, n'acceptent pas toujours de voir la réalité en face, tout en se retrouvant dans des situations qui leur procurent – ainsi qu'au lecteur – une meilleure connaissance d'eux-mêmes.

Même si, pour chaque projet, il a fallu personnaliser les questions décisives – dans quelle perspective la narration s'inscrit-elle ? Comment la proximité et/ou la distance sont-elles appliquées aux personnages ? Quel est le ton du texte ? –, nous avons constamment été confrontés à des phénomènes qui sortaient du cadre des textes abordés : l'intertextualité et les pièges classiques que pose le transfert d'une langue à une autre (construction des phrases, concordance des temps, emploi des articles et pronoms, passif et actif, singulier et pluriel, polysémie des termes français).

C'est justement en matière d'intertextualité qu'un atelier bilingue s'avère d'un grand secours. Nos participant.e.s francophones ont su d'emblée reconnaître les références à

Racine, Flaubert ou Proust, inscrits dans leur ADN littéraire – ce qui, dans bien des cas, donne des clés pour comprendre les textes. Ainsi, le début du récit de Desplanques, *Une chance unique*, renvoie dans une forme très brève au roman de Flaubert *L'Éducation sentimentale*, ce qui rend la chute d'autant plus cruelle. Nous sommes sans cesse revenus sur le rôle de l'alexandrin, qui apparaît régulièrement dans la prose française contemporaine, de manière tantôt inopinée, tantôt très affirmée. Comment s'y prendre avec cette métrique qui a disparu de la langue allemande après la période baroque et n'attire pas le regard du lecteur germanophone ? Là encore, la notion d'effet équivalent s'avère d'une aide précieuse : ensemble, nous avons pu étudier la fonction que remplit l'alexandrin dans le récit par ailleurs si laconique du narrateur de Mingarelli – peut-être exprime-t-il la nostalgie d'un monde intact d'avant-guerre, ou encore celle d'une innocence – et réfléchir aux rythmes, sonorités et images que la langue allemande peut utiliser pour transcrire ce contraste entre mélancolie et sobriété. Il en va de même pour le rôle du passé simple, un temps qui semble en passe de devenir obsolète dans l'espace francophone, même en littérature ; de ce fait, son utilisation n'a rien d'anodin. Pour cela non plus, nous n'avons en allemand aucun équivalent, ce qui nous oblige à utiliser d'autres moyens pour reproduire l'effet souhaité, qu'il s'agisse de patine ou d'ironie.

Avec Karim Miské, des questions d'un autre ordre nous ont préoccupés. Un homme à l'athéisme revendiqué débute son pamphlet autobiographique avec une allusion à la Genèse et, d'entrée de jeu, ne laisse planer aucun doute sur sa posture, aussi fière qu'iconoclaste. Avec son monologue frénétique, qui mêle jargon intellectuel et langage de BD, il fait naître un rap teinté de sociologie qui n'est pas aisé à restituer. Il a fallu, ici plus qu'ailleurs, de multiples phases de travail pour parvenir à raccourcir, densifier et rythmer la traduction allemande – ce qui a été pour nous tout aussi inspirant que libérateur, puisque nous devons constamment tester les invectives et les jurons les plus juteux que l'on puisse trouver dans la langue allemande.

Tout cela n'a pas le moins du monde compromis – *im Gegenteil* – l'atmosphère si chaleureuse dans laquelle nous avons échangé remarques, critiques et encouragements, et c'est avec beaucoup de plaisir que je repense à l'atelier Goldschmidt 2017.

Patricia Klobusiczky, Berlin

Tutrice de l'atelier de traduction du français vers l'allemand

Die Übersetzungswerkstatt Französisch–Deutsch des Goldschmidt–Programms 2017

Während der drei intensiven Arbeitswochen am Wannsee konnten wir uns nicht über einen Mangel an Abwechslung beklagen – so unterschiedlich und so reich an übersetzerischen Herausforderungen waren die Projekte der fünf deutschen Kandidaten. Die Bandbreite reicht vom modernen Klassiker – André de Richauds Roman *La Douleur* (1931), ein abgründiges Sittenbild aus der französischen Provinz zur Zeit des Ersten Weltkriegs – zu Karim Miskés Streitschrift *N'appartenir*, die um brandaktuelle Themen wie Rassismus, Identität und Zugehörigkeit kreist. Im Kontrast zu diesem hochexpressiven Text entfaltet Hubert Mingarellis karge Erzählung *Un repas en hiver* ihre Wirkung gerade durch das Unausgesprochene, das den Erzähler, einen ehemaligen Lagersoldaten im Zweiten Weltkrieg, umtreibt. Mit einem unzuverlässigen Erzähler ganz anderer Prägung bekommen wir es beim Roman *Marcher droit, tourner en rond* des Psychiaters Emmanuel Venet zu tun: Sein Held hat das Asperger-Syndrom und fordert in einer Welt von Lügnern und Heuchlern absolute Aufrichtigkeit. Ob er selbst dazu in der Lage ist, darf man bezweifeln... Auch die sehr zeitgenössischen Figuren im Erzählband *Une chance unique* von Erwan Desplanques wollen der Wahrheit nicht unbedingt ins Auge sehen, geraten aber in Situationen, die ihnen – und uns – zur Selbsterkenntnis verhelfen.

Die entscheidenden Fragen – aus welcher Perspektive wird erzählt? Wie werden Nähe und/oder Distanz zu den Figuren gehandhabt? Wie ist der Ton? – mussten bei jedem Projekt individuell verhandelt werden, aber wir hatten auch stets mit textübergreifenden Phänomenen zu tun: Intertextualität und typische Fallstricke beim Transfer von einer Sprache in die andere (Satzbau, Tempussystem, Umgang mit Artikeln und Pronomen, Passiv und Aktiv, Singular und Plural, mit der Polysemie französischer Wörter).

Gerade in Bezug auf die Intertextualität zeigt sich, wie hilfreich eine zweisprachige Werkstatt ist. Unsere frankophonen Teilnehmer hörten die Anklänge an Racine, Flaubert oder Proust sofort heraus, das ist Teil ihrer literarischen DNA – und in manchen Fällen ein wich-

tiger Schlüssel zum Textverständnis. So verweist der Anfang von Desplanques' Erzählung *Une chance unique* in sehr verknappter Form auf Flauberts Roman *L'Éducation sentimentale*, was die Pointe am Ende umso bitterer macht. Immer wieder neu zu diskutieren bleibt die Rolle des Alexandriners, der in zeitgenössischer französischer Prosa regelmäßig aufblitzt, mal beiläufig, mal sehr markant. Wie sollen wir mit diesem Versmaß umgehen, das im Deutschen nach dem Barock verschwunden ist und für deutsche Leser keinen Signaleffekt hat? Hier hilft der Begriff der Wirkungsäquivalenz wirklich weiter: Gemeinsam konnten wir ergründen, welche Funktion der Alexandriner im sonst so lakonischen Bericht von Mingarellis Erzähler erfüllt – vielleicht drückt er die Sehnsucht nach einer intakten Vorkriegswelt aus, oder nach einem Zustand der Unschuld – und überlegen, mit welchen Rhythmen, Klängen, Bildern sich der Kontrast zwischen Nostalgie und Nüchternheit im Deutschen gestalten lässt. Ähnliches gilt für die Funktion des *Passé simple*, einer Zeitform, die im französischsprachigen Raum mittlerweile fast obsolet erscheint, sogar in literarischer Prosa, und somit erst recht etwas zu bedeuten hat. Auch hierfür haben wir im Deutschen kein Äquivalent und müssen die gewünschte Wirkung, sei es die der Patinierung oder Ironisierung, mit anderen Mitteln nachbilden.

Bei Karim Miské beschäftigte uns ein ganz anderer Ansatz. Ein bekennender Atheist eröffnet seine autobiografische Streitschrift mit einer Anspielung auf die Genesis und macht seine Haltung damit von Anfang an klar: so selbstbewusst wie bilderstürmerisch. Mit seinem rasenden Monolog, der intellektuellen Jargon und Comicsprache mischt, erzeugt er einen soziologisch grundierten Rap, der nicht leicht nachzuschöpfen ist. Die Verknappung, Verdichtung und Rhythmisierung der deutschen Übersetzung erfordert hier besonders viele Arbeitsgänge – und war für uns alle so inspirierend wie befreiend, schließlich musste immer wieder erprobt werden, wie sich auf Deutsch so richtig drastisch-saftig fluchen und pöbeln lässt.

Das hat der überaus freundschaftlichen Atmosphäre, in der wir uns gegenseitig ausgetauscht, kritisiert und beflügelt haben, nicht im Geringsten geschadet, *au contraire*, und so denke ich sehr gern an die Goldschmidt-Werkstatt 2017 zurück.

Patricia Klobusiczky, Berlin

Leiterin der Übersetzungswerkstatt vom Französischen ins Deutsche

Remerciements

L'OFAJ, le Bureau international de l'édition française (BIEF), la Foire internationale du livre de Francfort et Pro Helvetia tiennent à remercier leurs partenaires :

Collège International des Traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

L'OFAJ, le BIEF et la Foire internationale du livre de Francfort remercient également toutes les maisons d'édition, agences littéraires, institutions culturelles et personnes, qui ont accueilli et soutenu les jeunes traducteur.rice.s dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2017.

Du côté français :

Olivier Mannoni, ancien président de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) et responsable de l'École de traduction littéraire du Centre national du livre (CNL)
Christophe Lucchese, traducteur et ancien participant au programme Goldschmidt

Institutions :

Bureau international de l'édition française (Pierre Myszkowski, Inge Orłowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), Centre national du livre (Simon Vialle), Collège International des Traducteurs littéraires d'Arles (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Maison Heinrich Heine (Stefanie Becking, Christiane Deussen)

Maisons d'éditions :

Groupe d'édition Libella (Aurélié Roche), Le Nouvel Attila (Benoît Viot), P.O.L. (Vibeke Madsen), Slatkine & Cie (Henri Bovet), Stock (Raphaëlle Liebaert), éditions Viviane Hamy (Maylis Vauterin)

Librairie :

Le Comptoir des mots (Rennie Aupetit)

Du côté allemand :

Claudia Hamm, traductrice et ancienne participante au programme Goldschmidt
Julian Müller, traducteur

Institutions :

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin (Myriam Louviot, Henrike Thum), *Frankfurter Buchmesse* (Julie Bierling, Simone Bühler, Anne-Kathrin Häfner, Niki Théron), *Literarisches Colloquium Berlin LCB* (Thorsten Dönges, Christine Wagner), Litprom (Joscha Hekele, Petra Kassler)

Maisons d'éditions :

Frankfurter Verlagsanstalt (Nadya Hartmann, Joachim Unseld), Matthes & Seitz Verlag (Loan Nguyen), Merve Verlag (Elisa Barth), Reprodukt (Heike Drescher), Schöffling & Co. Verlag (Dr. Sabine Baumann, Anke Grahl), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Isabel Kupski, Sascha Michel), Ullstein Verlag (Claudia Puls), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Suhrkamp Verlag (Sabine Erbrich, Dr. Petra Hardt)

Agence littéraire :

Elisabeth Ruge Agentur (Elisabeth Ruge, Valentin Tritschler)

Librairie :

Buchhandlung Schwarze Risse

Du côté suisse :

Yla von Dach, traductrice

Josef Winiger, traducteur

Institutions :

Literaturhaus Zurich (Gesa Scheinder, Isabelle Vonlanthen), Pro Helvetia (Corinna Hirrlé, Aurélia Maillard-Despont, Anna Schlossbauer), Collège des traducteurs Looren (Florence Widmer)

Maisons d'édition :

Diogenes (Susanne Bauknecht, Ruth Geiger, Anna von Planta), Kein & Aber (Sara Schindler), Nagel und Kimche (Dirk Vaihinger), Rotpunkt (Sarah Wendle), Zoé (Caroline Coutau)

Librairie :

Bodmer Buchhandlung (Suzanne Lühti-Lindecker)

Danksagung

Das DFJW, die internationale Abteilung der Frankfurter Buchmesse, das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) und Pro Helvetia möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken:

Collège International des Traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarisches Colloquium Berlin (LCB)

Das DFJW, die Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ebenso herzlich allen Verlagen, Agenturen, kulturellen Einrichtungen und Personen danken, welche die jungen Übersetzerinnen und Übersetzer des Georges-Arthur-Goldschmidt-Programms 2017 unterstützt und empfangen haben.

Auf deutscher Seite:

Claudia Hamm, Übersetzerin und ehemalige Goldschmidt-Teilnehmerin

Julian Müller, Übersetzer

Institutionen:

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), *Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin* (Myriam Louviot, Henrike Thum), Frankfurter Buchmesse (Julie Bierling, Simone Bühler, Anne-Kathrin Häfner, Niki Théron), Literarisches Colloquium Berlin LCB (Thorsten Dönges, Christine Wagner), Litprom (Joscha Hekele, Petra Kassler)

Verlage:

Frankfurter Verlagsanstalt (Nadya Hartmann, Joachim Unsel), Matthes & Seitz Verlag (Loan Nguyen), Merve Verlag (Elisa Barth), Reprodukt (Heike Drescher), Schöffling & Co. Verlag (Dr. Sabine Baumann, Anke Grahl), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Isabel Kupski, Sascha Michel), Ullstein Verlag (Claudia Puls), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Suhrkamp Verlag (Sabine Erbrich, Dr. Petra Hardt)

Übersetzungsagentur:

Elisabeth Ruge Agentur (Elisabeth Ruge, Valentin Tritschler)

Auf französischer Seite:

Olivier Mannoni, ehemaliger Vorsitzender der *Association des traducteurs littéraires de France* (ATLF) und Beauftragter der *École de traduction littéraire des Centre national du livre* (CNL)
Christophe Lucchese, Übersetzer und ehemaliger Goldschmidt-Teilnehmer

Institutionen:

Bureau international de l'édition française (Pierre Myszkowski, Inge Orłowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), Centre national du livre (Simon Vialle), *Collège International des Traducteurs littéraires d'Arles* (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Pariser Heine-Haus (Stefanie Becking, Christiane Deussen)

Verlage:

Verlagsgruppe Libella (Aurélie Roche), Le Nouvel Attila (Benoît Viot), P.O.L. (Vibeke Madsen), Slatkine & Cie (Henri Bovet), Stock (Raphaëlle Liebaert), éditions Viviane Hamy (Maylis Vauterin)

Buchhandlung:

Le Comptoir des mots (Rennie Aupetit)

Auf schweizer Seite:

Yla von Dach, Übersetzerin
Josef Winiger, Übersetzer

Institutionen:

Literaturhaus Zürich (Gesa Scheinder, Isabelle Vonlanthen), Pro Helvetia (Corinna Hirrlé, Aurélie Maillard-Despont, Anna Schlossbauer), Übersetzerhaus Looren (Florence Widmer)

Verlage:

Diogenes (Susanne Bauknecht, Ruth Geiger, Anna von Planta), Kein & Aber (Sara Schindler), Nagel und Kimche (Dirk Vaihinger), Rotpunkt (Sarah Wendle), Zoé (Caroline Coutau)

Buchhandlung:

Bodmer Buchhandlung (Suzanne Lüthi-Lindecker)

Les auteur.e.s

Die Autorinnen und Autoren

Markus Kirchhofer

Daniel Goetsch

Rolf Lappert

Rafik Schami

Stephan Lohse

Hubert Mingarelli

André de Richaud

Erwan Desplanques

Emmanuel Venet

Karim Miské

Les traducteur.rice.s
Die Übersetzerinnen
und Übersetzer

Valentin Decoppet
Thomas Herth
Béatrice Maldonado
Claire Mélot
Alexia Rosso

Yvonne Eglinger
Sophie Nieder
Jan Rhein
Paul Sourzac
Elena Stingl

Der Stachel

Markus Kirchhofer

L'auteur / Der Autor

Né en 1963, Markus Kirchhofer vit dans le canton d'Argovie en Suisse. Il a travaillé dans l'enseignement secondaire et à la *Fachhochschule Nordwestschweiz*, avant de devenir écrivain en 2013. Scénariste de bande-dessinée puis dramaturge, Kirchhofer s'essaie ensuite à la poésie et publie en 2011 *gegenüber*, son premier recueil de poèmes, suivi en 2014 de *eisfischen*, tous deux édités chez Knapp. *Der Stachel*, paru en 2016, est sa première œuvre en prose.

Markus Kirchhofer, geboren 1963, lebt in Aargau. Er arbeitete zunächst als Schullehrer und als wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Fachhochschule Nordwestschweiz. Seit 2013 ist er freier Autor. Kirchhofer betätigt sich als Comic- und Theaterautor und veröffentlicht 2011 seinen ersten Gedichtband, *gegenüber*, gefolgt 2014 von *eisfischen*, beide im Knapp Verlag erschienen. *Der Stachel*, erschienen 2016, ist sein erster Prosaband.



Valentin Decoppet

Le traducteur / Der Übersetzer

Né en 1992 à Lausanne, Valentin Decoppet suit ses études à Berne, où il s'est installé après l'obtention d'une licence en littérature et linguistique françaises et allemandes aux Universités de Lausanne et Göttingen. Parallèlement à son master, il suit la spécialisation en traduction littéraire au centre de traduction littéraire de Lausanne. Dans ce cadre, sous le mentorat d'Ursula Gaillard, il a traduit cinq nouvelles tirées de *Der Stachel*, dont l'une a été publiée dans le quotidien genevois *Le Courrier*.

Valentin Decoppet, 1992 in Lausanne geboren, lebt in Bern, wo er nach einem Bachelor in französischer und deutscher Literatur und Linguistik an den Universitäten Lausanne und Göttingen sein Studium fortsetzt. Parallel zu seinem Master studiert er Literaturübersetzen am *Centre de traduction littéraire* in Lausanne. In diesem Rahmen übersetzte er unter Leitung von Ursula Gaillard fünf Novellen aus *Der Stachel*. Eine von ihnen wurde in der Genfer Zeitung *Le Courrier* veröffentlicht.

valentin.decoppet@hotmail.com

Der Stachel, Markus Kirchhofer
Knapp Verlag, 2016
128 pages / Seiten (89–92)

Ich kannte Roland viel länger als er seine Frau Fabienne kannte. Schon bei den Jungpontonieren bildeten wir eine Besatzung: Er war der Steuermann, ich der Vorderfahrer. Im ruhigen Wasser des Schwimmbades lernten wir die Ruderführung. Im Weidling. Jungpontoniere fahren Weidlinge, erst Pontoniere fahren Übersetzboote. Beim Wenden mit Handhoch-kehrt ruderte Roland Wasser unter das Boot wie ein Irrer. Er schaufelte mit seinem Ruderblatt wie ein Wal mit seinem Flipper. So ausdauernd, dass sich der Weidling x-mal um die eigene Achse drehte. Im Bug vorne wurde mir schlecht. Ich reiherte in den Weidling. Erst nach Mitternacht waren das Boot, das Fahrgeschirr und die Seile wieder sauber geschrubbt. Als Roland den Weidling zum ersten Mal auf dem Fluss steuerte, war ich sein Vordermann.

Während des Trauergottesdienstes stand neben dem Tontopf mit Rolands Asche eine Fotografie: eine Frontalansicht von ihm, mit einem Ruderblatt vor der Brust. Seine Frau nahm das hellbraune Tongefäß an sich. Ich fuhr sie zum Pontonierhaus. An der Rampe zum Fluss stand der Pontonier-Fahrverein, fast in corpore, in unserem Vereins-Tenü: schwarze Jeanshose und grün-schwarze Regenjacke. Fabienne nickte der Gruppe zu, Rolands Urne fest an sich gedrückt.

Das Übersetzboot war rundum mit Blumen geschmückt. Fahrchef Charly übernahm die Position des Steuermanns. Es war unsere erste gemeinsame Fahrt. Mit geradem Rücken betrat ich das Boot. Ich hielt Ruder und Stachel unter dem Arm, mit den Griffen nach vorne. Durch die Löcher in den Bootswänden befestigte ich die zwei Ruderstricke am Schiff, mit losen Weberknoten. Vorne rechts zog ich mein Ruder in den Knoten. Charly nahm Fabienne an der Hand und führte sie in die Mitte des Bootes. Sie setzte sich auf die Holzbank und stellte die Urne neben den Kelch mit den Rosenblättern, den meine Frau dort platziert hatte. Charly zog das Ruder hinten links in den Ruderstrick, den dicksten Teil der Ruderstange genau in den Weberknoten. So, wie es auch Steuermann Roland immer gemacht hatte. Auf Charlys Kommando löste ich das Spanntau. Ich stieß uns vom Ufer ab, wir begannen zu rudern. Über der Aare lag dichter Nebel. Die Bäume am Nordufer waren Schemen, der Uferweg unsichtbar. Der Wasserstand war hoch, an den Tagen zuvor hatte es geregnet in den Bergen. Charly ruderte hinten, ich vorne. Ich bog meinen Oberkörper zurück, knickte das hintere Knie ein und streckte das vordere. In bedächtigem, synchro-

Je connaissais Roland depuis bien plus longtemps que lui ne connaissait sa femme Fabienne. Chez les jeunes pontonniers déjà nous formions un équipage : il était le pilote, moi le batelier. Dans l'eau calme de la piscine, nous apprenions à naviguer à la rame. Sur un weidling. Les jeunes naviguent sur weidlings, seuls les pontonniers naviguent sur les nacelles. En tourner main-haute, Roland brassait l'eau sous le bateau comme un fou. Il manœuvrait sa palette comme une baleine sa nageoire. Avec un tel acharnement que le weidling a tourné x-fois autour de son axe. À la proue, je me suis senti mal. J'ai dégouillé dans le weidling. Ce n'est qu'après minuit que le bateau, les instruments de navigation et la corde d'amarre ont enfin été récurés. Quand Roland a piloté pour la première fois son weidling sur le fleuve, j'étais son batelier.

Pendant le service funèbre, il y avait une photographie à côté du vase en argile contenant les cendres de Roland : un portrait de face, une rame devant la poitrine. Sa femme a pris le récipient brun clair. Je l'ai conduite au pavillon des pontonniers. En haut de la rampe menant au fleuve se tenait la Société des pontonniers, presque *in corpore*, en uniforme du club : jeans noirs et veste imperméable verte et noire. Fabienne a salué le groupe d'un signe de tête, l'urne de Roland pressée tout contre elle.

Le pourtour de la nacelle était orné de fleurs. Charly, le chef navigation, occupait la place du pilote. C'était notre première sortie commune. Le dos bien droit, je suis monté à bord du bateau. Je tenais la rame et la gaffe sous le bras, poignées vers l'avant. À travers les orifices dans les parois du bateau, j'ai tiré deux cordes d'estrope que j'ai assurées avec des nœuds d'écoute lâches. Devant à droite, j'ai fait passer ma rame dans le nœud. Charly a pris Fabienne par la main et l'a menée au milieu du bateau. Elle s'est assise sur le banc de bois et a posé l'urne à côté du calice rempli des pétales de roses que ma femme y avait déposés. Derrière à gauche, Charly a enfilé la rame dans la corde d'estrope, la partie la plus épaisse de la perche exactement dans le nœud. Tout comme le pilote Roland l'avait toujours fait. Au commandement de Charly, j'ai défait la corde d'amarre. J'ai donné une poussée pour nous éloigner du rivage, nous avons commencé à ramer. Au-dessus de l'Aar flottait un épais brouillard. Les arbres de la rive nord étaient des ombres indécises, le chemin de rive invisible. Le niveau de la rivière était élevé, les jours précédents il avait plu sur les montagnes. Charly ramait à l'arrière, moi à l'avant. J'inclinai le buste vers l'arrière,

nem Rhythmus stellten wir die Ruderblätter senkrecht zum Wasser und drückten sie kräftig hinein. Die Ruder ächzten in den Stricken, das Wasser gurgelte unter dem Boot.

Vor dem Feuerwehrlokal lag zu jener Zeit ein Blumenmeer. Es wuchs von Tag zu Tag. Mit Atemschutzgeräten waren Roland und seine Kameraden in die unterirdische Garage eines Mehrfamilienhauses vorgedrungen. Dort hatten sie mehrere Brände in Autos bekämpft. Plötzlich war die Decke eingebrochen, schnell und großflächig. Vier Feuerwehrmänner waren lebendig unter dem Beton hervorgekommen, sieben waren gestorben. Roland war der einzige Pontonier unter den Toten. Er war ein Wassermann durch und durch, nicht nur seines Sternzeichens wegen. Er hatte als Klärwärter für unsere Abwasserregion gearbeitet, später für eine Firma, die auf die Ortung und Analyse von Wasserlecks spezialisiert war. Die Freizeit hatte er mit uns Pontonieren auf der Aare verbracht oder mit seiner Frau auf dem Neuenburgersee, auf einer schnittigen Jolle.

Mit zügigen Ruderstößen bewegten wir das Boot über das Wasser, schräg zur Flussrichtung. Mein Gesicht wurde feucht vom Nebel. Als wir am Gegenufer anlangten, lichtete er sich ein wenig. Charly drückte den Bug mit zwei, drei Ruderschlägen nach Backbord und gab das Kommando «Vorderfahrer: Stachel!». Ich legte das Ruder ins Schiff, griff nach dem Stachel und setzte ihn auf der Uferseite ins Wasser. Den inneren Fuß eine halbe Schrittlänge vorgesetzt, den äußeren schräg gegen die Bordwand gestellt, hob ich den Stachel nach vorne. In einem 45-Grad-Winkel drückte ich das Stacheleisen mit beiden Händen in den Flussboden. Die Strömung am Nordufer war stark, wir mussten schnell und ausdauernd stacheln. Für den Kampf gegen die Flussrichtung bot ich auf, was ich hatte: meine Arme, meine Beine, die ganze Schwerkraft meines Körpers. Im Gegensatz zum Rudern bestimmt beim Stacheln der Vorderfahrer den Rhythmus. Mein Herz hämmerte, ich schwitzte. Ich stachelte unregelmäßig und etwas hastig, Charly versuchte, synchron zu bleiben. Wir fuhren in eine dichte Nebelbank.

genou droit fléchi et jambe gauche tendue. Sur un rythme posé et synchrone, nous plongeons les palettes perpendiculairement à l'eau et ramions vigoureusement. Les rames gémissaient contre les cordes, l'eau gargouillait sous le bateau.

Devant le local des pompiers, on trouvait à cette époque un océan de fleurs. Il grandissait de jour en jour. Équipés de masques à oxygène, Roland et ses camarades avaient réussi à pénétrer dans le garage sous-terrain d'un petit immeuble locatif. Ils y avaient combattu plusieurs feux de véhicule. Tout d'un coup, le plafond s'était effondré, très vite et sur une large surface. Quatre pompiers étaient sortis vivants de dessous le béton, sept étaient morts. Roland était le seul pontonnier parmi les victimes. L'eau, c'était vraiment son élément, et pas seulement parce qu'il était Verseau. Il avait travaillé pour la station d'épuration des eaux usées de notre région, puis pour une entreprise spécialisée dans la localisation et l'analyse des fuites d'eau. Son temps libre, il l'avait passé sur l'Aar avec nous, les pontonniers, ou avec sa femme sur le lac de Neuchâtel, à bord d'une yole de caractère. À coups de rame rapides et cadencés, nous faisons avancer le bateau sur l'eau, de biais face au courant. Le brouillard mouillait mon visage. Au moment où nous atteignîmes la rive opposée, il s'est un peu dissipé. Charly a fait tourner la proue avec deux, trois coups de rame à bâbord et a lancé le commandement « Batelier : à la gaffe ! » J'ai posé la rame dans le bateau, attrapé la gaffe et l'ai mise à l'eau du côté de la rive. Le pied gauche placé un demi-pas en avant, le pied droit de biais contre la paroi du bateau, j'ai levé la gaffe vers l'avant. À deux mains, j'ai enfoncé la pointe de fer à 45° dans le lit du fleuve. Le courant de la rive nord était puissant, il nous fallait gaffer sur un rythme rapide et régulier. Pour lutter contre le cours de la rivière, j'ai donné tout ce que j'avais : mes bras, mes jambes, toute la pesanteur de mon corps. À la gaffe, c'est le batelier qui imprime le rythme, et non pas le pilote comme à la rame. Mon cœur galopait, je transpirais. Je gaffais de manière irrégulière et un peu précipitée, Charly essayait de rester synchrone. Nous sommes entrés dans un banc de brouillard épais.

Ein Niemand

Daniel Goetsch

L'auteur / Der Autor

Daniel Goetsch, né en 1968 à Zurich, vit à Berlin depuis 2004. Il est l'auteur de plusieurs romans et de pièces pour le théâtre et la radio. *Ein Niemand*, paru en 2016 aux éditions Klett-Cotta, est son cinquième roman : à la fin de l'année 2006, un mystérieux individu est arrêté à l'aéroport de Berlin. Il possède certes des papiers roumains au nom d'Ion Rebreanu, mais déclare à qui veut l'entendre qu'il est en réalité l'Allemand Tom Kulisch, un traducteur raté, alcoolique et dépressif, à qui une coïncidence macabre a permis de changer d'identité.

Daniel Goetsch, geboren 1968 in Zürich, lebt seit 2004 in Berlin. Er ist Autor mehrerer Romane, Dramen und Hörspiele. *Ein Niemand*, 2016 bei Klett-Cotta erschienen, ist sein fünfter Roman: Ende des Jahres 2006 wird ein rätselhafter Mann am Berliner Flughafen festgenommen. Zwar weist er sich mit rumänischen Papieren als Ion Rebreanu aus, doch behauptet er hartnäckig, in Wirklichkeit Deutscher zu sein, nämlich der gescheiterte Übersetzer Tom Kulisch, depressiv und alkoholkrank, der durch einen makabren Zufall seine Identität wechseln konnte.



Thomas Herth

Le traducteur / Der Übersetzer

Thomas Herth est né en 1988 à Strasbourg d'un père allemand et d'une mère française. Il étudie le management à l'École supérieure de commerce de Paris et la littérature allemande à la Sorbonne. C'est durant cette période qu'il multiplie les expériences en tant que traducteur dans divers domaines : télévision, jeu vidéo, contenu Internet, publications universitaires... L'activité secondaire se transforme vite en profession. Il travaille actuellement à la traduction d'un ouvrage sur la famille Giacometti pour les éditions du Chêne.

Thomas Herth, 1988 in Straßburg als Sohn eines deutschen Vaters und einer französischen Mutter geboren, studierte Management an der Pariser Wirtschaftshochschule ESCP und deutsche Literatur an der Sorbonne. In dieser Zeit sammelte er Erfahrung als Übersetzer in verschiedenen Bereichen: Fernsehen, Videospiele, Web-Inhalte, wissenschaftliche Publikationen... So wurde diese Nebentätigkeit bald zum Beruf. Zurzeit übersetzt er für den Verlag Éditions du Chêne ein Kunstsachbuch über die Familie Giacometti.

herth.thomas@gmail.com

Später hat er sich oft bemüht, die Sekunden vor dem Unglück genaustens zu rekonstruieren. Nicht nur weil es die Polizei von ihm verlangte, sondern auch seinem Selbstverständnis zuliebe. Hatte er den dumpfen Knall vernommen? Oder den Schrei? Oder irgendeinen Ausruf?

Er steigt die Treppe hinab, durchschreitet den Hausflur, in dem verbotenerweise zwei Fahrräder stehen, zögert vor dem Briefkasten, wo sich unter Rensings Namensschild ein Kleber mit seinem Gekritzel befindet. Er tritt auf die Straße hinaus und hält sein Gesicht in die Sonne. Es ist ein schöner Apriltag. Eine Brise berührt ihn, ein Frösteln steigt ihm ins verkaterte Gehirn und löst ein Gefühl von Dankbarkeit aus. Er vernimmt den Verkehrslärm und atmet eine Luft ein, die kalt und verschmutzt ist, aber gänzlich frei von dem Unglück, das sich zwei Minuten später ereignen wird.

Den Knall hört er nicht, jedenfalls nicht bewusst. Oder aber er hört ihn so gedämpft durch die Tür des türkischen Spätkaufs hindurch, dass er an nichts Böses denkt. Das Knirschen der Bremsen, das Quietschen der Reifen müsste er eigentlich vernommen haben, just zu dem Zeitpunkt, als er dem jungen Türken das Kleingeld in die Hand drückt. Aber er kann sich an kein entsprechendes Geräusch erinnern. Das hat er der Polizei hundertsiebzig Mal erklärt. Vielleicht wirkte er aufgrund der Umstände nicht glaubwürdig. Er war ja nicht der Zeuge, den sie in ihm zu sehen glaubten. Streng genommen war er überhaupt kein Zeuge. Dieses Missverständnis hätte er aufklären sollen. Aber es ging so schnell.

Als er den Laden mit der Milchflasche in der Hand verlässt, merkt er gleich, dass etwas nicht stimmt. Ein Laster steht quer auf der Fahrbahn. Ein Körper liegt auf dem Gehsteig. Die Wartenden an der Haltestelle glotzen alle in dieselbe Richtung, sämtliche Blicke ziehen sich um einen Punkt zusammen, und er ist nur zwei Schritte davon entfernt. Er beugt sich über den Körper. Er will die Schulter berühren, seine Hand erstarrt, bleibt sinnlos in der Luft hängen. Fürchtet sich vor diesem wie hingeworfenen Menschen. Betrachtet dessen Gesicht, das unter den Haarsträhnen nur zu zwei Dritteln sichtbar ist. Dabei streift ihn der Gedanke, er kenne diesen jungen Mann. Vielleicht gibt er sich dieser Einbildung zu heftig hin, vielleicht entschlüpft ihm eine Bemerkung, vielleicht benimmt er sich überhaupt sonderbar, so dass die herbeigeeilte Notärztin gar nicht anders kann, als anzunehmen, er stehe mit dem Opfer in irgendeiner Verbindung.

Plus tard, il s'est souvent efforcé de reconstituer avec la plus grande minutie les secondes précédant le malheur. Non seulement parce que la police le lui demandait, mais aussi par égard pour l'image qu'il se faisait de lui-même. Avait-il perçu le bruit sourd du choc ? Le cri peut-être ? Un quelconque appel ?

Il descend l'escalier, traverse le hall dans lequel, malgré l'interdiction, deux vélos sont entreposés, hésite devant la boîte aux lettres où, sous la plaque au nom de Rensing, se trouve scotché son propre gribouillis. Il sort dans la rue et tend son visage vers le soleil. C'est un beau jour d'avril. Une brise le caresse, un frisson remonte jusqu'à son cerveau endolori par la gueule de bois et déclenche un sentiment de gratitude. Il distingue le bruit des voitures et inspire un air qui est froid et pollué, mais totalement préservé du malheur qui va se produire deux minutes plus tard.

Le choc, il ne l'entend pas, en tout cas pas consciemment. Ou alors il l'entend si étouffé à travers la porte de la supérette turque qu'il ne s'alarme pas. Les freins qui grincent, les pneus qui crissent, à vrai dire il aurait dû les percevoir au moment précis où il tendait sa monnaie au jeune Turc. Mais il ne parvient pas à se souvenir d'un bruit de ce genre. Il l'a expliqué cent cinquante fois à la police. Peut-être que, dans ces circonstances, il n'avait pas l'air crédible. Car il n'était pas le témoin qu'ils croyaient voir en lui. À proprement parler, il n'était témoin de rien du tout. C'était un malentendu et il aurait dû le dissiper. Mais tout est allé si vite.

En sortant du magasin sa bouteille de lait à la main, il remarque tout de suite que quelque chose cloche. Il y a un camion en travers de la chaussée. Un corps sur le trottoir. À l'arrêt de bus, les visages sidérés sont tous tournés dans la même direction, tous les regards convergent vers un même point et lui, il se trouve là, tout près. Il se penche sur le corps. Il va pour lui toucher l'épaule, sa main se fige, reste bêtement en suspens. Peur de cet homme qu'on dirait jeté là. Vision de ce visage qu'on ne distingue qu'aux deux tiers sous les mèches de cheveux. En même temps une idée l'effleure : il connaît ce jeune homme. Peut-être s'abandonne-t-il trop intensément à son impression de déjà-vu, peut-être laisse-t-il échapper une remarque, peut-être se comporte-t-il tout simplement d'une manière étrange, de sorte que la femme médecin appelée en urgence n'a d'autre choix que de supposer qu'il a un lien quelconque avec la victime.

Später hat er sich zu erinnern versucht, wie er sich selbst damals sah. Ist ihm in den Tagen zuvor etwas an seinem Äußeren aufgefallen? Ein Schatten, eine dunkle Stelle? Was ging ihm durch den Kopf, wenn er in den Badezimmerspiegel blickte? War ihm der eigene Anblick eher vertraut oder unheimlich?

Die Ärztin. Sie hat sich neben den Kopf hingekniet und tastet mit zwei Gummifingern nach der Halsschlagader. Eine kleine Ewigkeit vergeht, bis sie sich den beiden Helfern in leuchtfarbenen Überziehern zuwendet, die vor dem geöffneten Rückraum des Notfallwagens warten. Dann schaut sie zu Kulisch hoch. Ihr Gesicht zeigt nicht die Spur von Bestürzung, allein die Falten zwischen ihren Augenbrauen haben sich ein wenig vertieft. Sie erhebt sich, streift ihre Gummihandschuhe ab und meint, der sei tot. Kulisch, die Milchflasche in seiner Rechten, nickt. Sein Verhalten muss zu einem Missverständnis geradezu einladen, er benimmt sich rätselhaft, ist sich in dem Moment selbst ein Rätsel. Ob er der Bruder sei, fragt die Ärztin von weit her, und wieder nickt Kulisch, und ihm ist tatsächlich, als läge dort auf dem Gehsteig sein Bruder, und der quer auf der Straße stehende Laster hätte seinen Bruder totgefahren, und der Glatzkopf, der von zwei Polizeibeamten vernommen wird, wäre der Mörder seines Bruders. Es tue ihr leid, hört er die Ärztin sagen. Sie hebt eine Umhängetasche vom Boden auf und überreicht sie ihm. Dann bittet sie ihn, sich für die Fragen der Polizei zur Verfügung zu stellen. Ein drittes Mal kann er nur nicken. Zugleich fühlt er sich auf übersinnliche Weise befreit. Er schafft es, sich einzugestehen, dass er die Übersetzung niemals beenden wird, dass die Geschichte mit Julia endgültig vorbei und er im Grunde vollkommen frei ist.

Plus tard, il a tenté de se rappeler quelle image il avait de lui-même en ce temps-là. Les jours précédents, un détail de sa physionomie avait-il attiré son attention ? Une ombre, une partie obscure ? À quoi pensait-il face au miroir de la salle de bains ? Sa propre apparence lui semblait-elle familière ou plutôt d'une inquiétante étrangeté ?

Le médecin. Elle s'est agenouillée à côté de la tête et ses doigts de latex cherchent la carotide. Il s'écoule une petite éternité avant qu'elle ne se retourne vers les deux auxiliaires en tenue fluorescente qui attendent, portes arrières grandes ouvertes, à l'extérieur du véhicule de secours. Puis elle lève les yeux vers Kulisch. Pas la moindre trace d'accablement sur son visage, seules les rides entre ses sourcils se sont un peu creusées. Elle se redresse, retire ses gants de latex et dit : Il est mort. Kulisch, sa bouteille de lait dans la main droite, acquiesce d'un signe de tête. Son comportement doit être une véritable incitation au malentendu, il a une attitude énigmatique, il est à ce moment-là une énigme pour lui-même. Est-ce qu'il était le frère, entend-il le médecin demander au loin, et cette fois encore Kulisch acquiesce, et il lui semble effectivement que c'est son frère qui est étendu là, sur le trottoir, et que ce camion en travers de la rue a bien fauché son frère, et que le chauve qu'interrogent deux policiers est bien l'assassin de son frère. Il entend le médecin lui dire qu'elle est désolée. Elle se penche pour ramasser une sacoche qu'elle lui remet. Puis elle lui demande de bien vouloir rester à la disposition de la police pour répondre à ses questions. Pour la troisième fois, il ne peut qu'acquiescer en silence. En même temps, il se sent prodigieusement libéré. Il parvient à s'avouer qu'il n'achèvera jamais sa traduction, que son histoire avec Julia est définitivement terminée et qu'au fond, il est entièrement libre.

Über den Winter

Rolf Lappert

L'auteur / Der Autor

Né en 1958 à Zurich, Rolf Lappert entame des études de graphisme avant de se tourner vers l'écriture au début des années 1980. Auteur de romans, de nouvelles et de recueils de poèmes, il écrit également pour la télévision et collabore à des revues littéraires. Souvent comparé à John Irving pour son style, Rolf Lappert reçoit le *Schweizer Buchpreis* en 2008, pour *Nach Hause schwimmen*. En lice pour le *Deutscher Buchpreis* en 2015, *Über den Winter* suit les errements d'un homme, de retour dans sa ville natale de Hambourg.

Rolf Lappert, 1958 in Zürich geboren, machte zunächst eine Ausbildung zum Grafiker und wendete sich Anfang der 80er Jahre dem Schreiben zu. Er veröffentlicht Romane, Kurzgeschichten und Gedichtbände, schreibt fürs Fernsehen und für Literaturmagazine. Lapperts Stil wird häufig mit dem von John Irving verglichen. 2008 wurde er für *Nach Hause schwimmen* mit dem Schweizer Buchpreis ausgezeichnet. *Über den Winter*, 2015 für den Deutschen Buchpreis nominiert, folgt den Irrungen eines Mannes, der nach Jahren in seine Geburtsstadt Hamburg zurückkehrt.



Béatrice Maldonado

La traductrice / Die Übersetzerin

Née à Marseille en 1990, Béatrice Maldonado a toujours aimé l'écriture et la littérature. Jusqu'en 2013, elle étudie l'allemand et l'anglais à Paris. C'est durant ces années consacrées à l'étude de la langue, de la littérature et de la civilisation qu'elle découvre son goût pour la traduction littéraire. Passionnée de théâtre, elle suit actuellement une formation professionnelle dans ce domaine, en parallèle de ses activités dans la traduction littéraire et technique.

Béatrice Maldonado wird 1990 in Marseille geboren und begeistert sich schon früh für das Schreiben und die Literatur. Bis 2013 studiert sie in Paris Deutsch und Englisch. Während ihrer intensiven Auseinandersetzung mit Sprach-, Literatur- und Kulturwissenschaften entdeckt sie ihr Interesse für das Literaturübersetzen. Da sie sich auch für Theater interessiert, absolviert sie derzeit, parallel zu ihrer Tätigkeit als literarische und technische Übersetzerin, eine Schauspielausbildung.

maldonado.beatrice@laposte.net

Über den Winter, Rolf Lappert

Carl Hanser Verlag, 2015

384 pages / Seiten (93–99)

Die Bahn fuhr durch eine in dämmeriger Helligkeit liegende Landschaft. Wohnblöcke und Industriebauten zogen vorbei, Gewerbegebiete, Abholmärkte, Fuhrparks, erloschene Neonschriften, verlassen wirkende Fabriken und Häuser. Ein Hafengelände mit Lagerhallen, Kränen, Containertürmen und Schiffen lag in weiter Ferne bewegungslos vor dem eingetrübten Horizont. Rauch aus Kaminen und von offenen Feuern stieg ins tiefhängende Grau, aus dem gelegentlich Schnee fiel wie Asche. Salms Blick verlor sich in einem Geflecht aus Straßen und Gebäudezeilen, Kanälen und Brücken. [...]

In Wilhelmsburg stieg er aus und ging am Einkaufszentrum vorbei über den vom eisigen Wind leer gefegten Platz. Am Morgen hatte er bei Tchibo eine Wollmütze und ein Paar lange Unterhosen und Handschuhe gekauft und froh trotzdem. Der redselige Hotelangestellte hatte vom nahenden Zufrieren der Außenalster geschwärmt und versucht, Salm von der Notwendigkeit eines abermaligen Temperatursturzes zu überzeugen. Mit seiner Kanne nie versiegenden Tees in der warmen Lobby sitzend, referierte er voller Eifer über Frostnächte und die Tragfähigkeit von Eis und war zutiefst verwundert, als Salm sich als großer Feind der Kälte zu erkennen gab. Auf Salms Frage, wo er wohne, antwortete der Portier, er habe ein Zimmer unter dem Dach des Hotels. Salm wollte wissen, warum er so versessen auf eine zugefrorene Außenalster sei und ob er vorhabe, auf das Eis zu gehen, wenn es dick genug sei. Der Mann winkte lachend ab und meinte, er würde lieber drinnen bleiben und das Spektakel im Fernsehen verfolgen. Er verlasse sein Zimmer nur selten, vertraute er Salm an, das Hotel brauche ihn Tag und Nacht, zudem sei die Welt da draußen aus den Fugen geraten, gottlos und gefährlich.

Salm, die Hände in den Manteltaschen und die Schultern hochgezogen, ging zwischen Wohnblöcken, deren vertraute Hässlichkeit ihm einen seltsam angenehmen Stich versetzte. Er sah das rostige Fahrrad, das jemand vor Jahren in den Wipfel eines Baums gehievt und dort festgemacht hatte, erkannte Graffiti an Hauswänden wieder und freute sich beinahe über das drei Balkonbrüstungen einnehmende du gehörst nicht hierher! und die grinsenden Totenköpfe auf den Abfallcontainern. [...]

Ein eisiger Windstoß fuhr ihm ins Gesicht, und er drehte sich um und ging rückwärts. Gerade als er die Gegend dafür verfluchte, dass es weit und breit keine Kneipe oder einen Laden gab, wo er sich hätte aufwärmen können, sah er die Straße und das Haus. [...]

Le train roulait au milieu d'un paysage plongé dans une clarté crépusculaire. Défilé de barres d'immeubles et de bâtiments industriels, zones d'activités, magasins entrepôts, flottes de véhicules parkés, néons éteints, usines et maisons qui semblaient à l'abandon. Une zone portuaire, ses hangars, ses grues, ses tours de conteneurs et ses navires se découpait au loin, immobile devant l'horizon embrumé. Des feux à ciel ouvert et des cheminées s'échappaient une fumée qui s'élevait dans le gris du ciel bas d'où tombait par moments une neige cendreuse. Le regard de Salm se perdait dans un entrelacs de rues et de bâtiments en enfilade, de canaux et de ponts. [...]

À Wilhelmsburg, il descendit du train et passa devant le centre commercial pour traverser la place, déserte sous les bourrasques d'un vent glacial. Le matin, il s'était acheté dans un magasin Tchibo un bonnet de laine, une paire de gants et de caleçons longs, et malgré ça il avait froid. À l'hôtel, l'employé volubile s'était enthousiasmé à l'idée que l'Außenalster gèlerait bientôt et il avait tenté de convaincre Salm de la nécessité d'une nouvelle chute des températures. Installé bien au chaud dans le hall de l'hôtel avec sa thèière qui ne tarissait jamais, il dissertait avec ardeur sur les gelées nocturnes et la résistance de la glace, et il tomba des nues lorsque Salm révéla qu'il était l'ennemi déclaré du froid. Salm lui demanda où il logeait et le portier répondit qu'il avait une chambre sous les combles de l'hôtel. Salm voulut savoir d'où lui venait ce désir acharné de voir l'Außenalster geler et s'il avait l'intention de s'aventurer sur la glace quand elle serait assez épaisse. L'homme rit en faisant signe que non et dit qu'il préférerait rester à l'intérieur pour suivre le spectacle à la télévision. Il ne quittait que rarement sa chambre, confia-t-il à Salm, l'hôtel le réclamant nuit et jour, sans compter que ce monde là-dehors, sans foi ni loi, ne tournait plus rond du tout.

Les mains enfoncées dans les poches de son manteau et la tête rentrée dans les épaules, Salm marchait entre des rangées d'immeubles et, devant leur laideur familière, il eut un pincement au cœur étrangement agréable. Il vit la bicyclette rouillée que, des années auparavant, quelqu'un avait hissée et fixée au sommet d'un arbre, reconnut les graffitis sur les façades et se réjouit presque de revoir le « TU N'AS RIEN À FAIRE ICI » qui s'étalait sur la longueur de trois balcons, ainsi que les têtes de mort grimaçantes ornant les bennes à ordures. [...]

Der dreistöckige, allen Bomben und Sanierungen entgangene Bau wirkte in der Häuserzeile wie ein Fremdkörper, wie ein Überbleibsel aus einer versunkenen Welt. Die Zeit hatte seine Fassade geschwärzt und die Fenstersimse bröckeln lassen, das Dach war ein wirres Muster aus roten, braunen und schwarzen Ziegeln. Zwischen den beiden an jedem Firstende stehenden Schornsteinen ragte, segelmasthoch und mit Drahtseilen festgezurt, eine Antenne auf, deren Nutzlosigkeit erst richtig deutlich wurde, wenn man die Satellitenschüsseln an der rückwärtigen, der Straße abgewandten Seite sah. Salm war jedes Mal von Neuem über den Anblick des monströsen Relikts erstaunt und musste auch jetzt daran denken, was sein Vater ihm seit Jahren erzählte, nämlich dass die von Weitem an ein Kreuz erinnernde Antenne noch immer dort oben thronen, weil der Hausbesitzer, der greise Ferdinand Blohm, ein religiöser Spinner sei. [...]

Die Haustür war groß und schwer, das dunkelgrün gestrichene Holz überzogen von einem Ornament aus Rissen, Flecken und Krakeleien. Jeder, der sie passiert hatte, schien sich mit einem Messer, Nagel, Filzstift oder Kugelschreiber in ihr verewigt zu haben. Wie ein schmutziger, leicht gewundener Fluss durchzog eine Linie aus einer Spraydose die Mitte der Tür, setzte sich auf der Fassade fort und endete erst am Hauseingang des Reisebüros. [...]

Ein Junge fuhr auf einem Rad auf Salm zu und hielt direkt neben ihm. Er hantierte mit einem Schlüssel, den er an einer Schnur aus der Hosentasche gezogen hatte, lehnte sich mit dem ganzen Gewicht seines schmalen Körpers gegen die Tür und zwängte sich samt Fahrrad ins Haus. Bevor die Tür sich schloss, betrat Salm ebenfalls den unbeleuchteten Raum. Sekunden später ging das Licht an.

„Wenn Sie mich anfassen, stech ich zu.“

Une rafale de vent glacial lui fouetta le visage, il tourna le dos et continua sa marche à reculons. Alors même qu'il maudissait ce quartier sans l'ombre d'un bistrot ou d'un magasin pour se réchauffer, il vit la rue et l'immeuble. [...]

Dans l'alignement des maisons, le bâtiment de trois étages qui avait échappé à tous les bombardements et à toutes les rénovations faisait l'effet d'un corps étranger, vestige d'un monde disparu. Sous l'action du temps, la façade avait noirci et les rebords extérieurs des fenêtres s'étaient désagrégés, le toit présentait un motif désordonné de tuiles rouges, marron ou noires. Entre les deux cheminées situées à chaque extrémité de la toiture se dressait, haute comme le mât d'un bateau et solidement fixée par des câbles métalliques, une antenne dont l'inutilité n'apparaissait clairement qu'au moment où on apercevait les paraboles de télévision sur la façade arrière donnant sur la cour. Salm regardait à chaque fois avec un étonnement renouvelé cette relique monstrueuse, et là encore il ne put s'empêcher de penser à ce que son père lui racontait depuis des années : si cette antenne qui de loin rappelait une croix trônait toujours là-haut, c'était que le propriétaire, le vieux Ferdinand Blohm, était un bigot complètement illuminé. [...]

La porte d'entrée était grande et lourde, son bois peint en vert foncé s'ornementait d'un ensemble de fissures, taches et graffitis. Tous ceux qui étaient passés par là semblaient avoir immortalisé leur passage par une inscription au feutre, au stylo-bille, au couteau ou à l'aide d'un clou. Rivière sale et vaguement sinueuse, une traînée de peinture aérosol parcourait le milieu de la porte, se prolongeait le long de la façade pour ne s'interrompre qu'à l'entrée de l'agence de voyages. [...]

Un adolescent sur son vélo arriva droit sur Salm et s'arrêta juste à côté de lui. Il fit jouer une clef qu'il avait tirée de la poche de son pantalon au bout d'un cordon, s'appuya de tout le poids de son corps frêle contre la porte et se faufila avec son vélo dans le bâtiment. Avant que la porte se referme, Salm pénétra lui aussi dans l'entrée non éclairée. L'instant d'après la lumière s'alluma.

« Si vous me touchez, je vous saigne. »

Sophia, oder der Anfang aller Geschichten

Rafik Schami

L'auteur / Der Autor

Rafik Schami est né en 1946 à Damas. Installé en Allemagne depuis les années 1970, il écrit en allemand et est devenu depuis la fin des années 1980 une voix importante de la littérature allemande contemporaine. Auteur de romans, d'essais, de nouvelles, de contes et de livres jeunesse, il est traduit dans une vingtaine de langues. Son onzième roman, *Sophia, oder der Anfang aller Geschichten* (Hanser, 2015), est une plongée dans la société syrienne au printemps 2010.

Rafik Schami, 1946 in Damaskus geboren, lebt seit den 1970er Jahren in Deutschland. Er schreibt auf Deutsch und ist seit Ende der 80er Jahre zu einer wichtigen Stimme der deutschen Gegenwartsliteratur geworden. Seine Romane, Essays, Kurzgeschichten, Märchen und Jugendbücher werden in mehr als zwanzig Sprachen übersetzt. Sein elfter Roman, *Sophia, oder der Anfang aller Geschichten* (Hanser, 2015), nimmt den Leser mit auf eine Reise in die syrische Gesellschaft im Frühjahr 2010.



Claire Mélot

La traductrice / Die Übersetzerin

Claire Mélot, née en 1986, est architecte et philosophe. Venue à la traduction par la philosophie (José Ortega y Gasset, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, éditions Allia, 2016), elle s'intéresse aux textes théoriques en sciences humaines, ainsi qu'à la poésie et à la littérature allemande contemporaine. Aujourd'hui doctorante en philosophie à l'ERRAPHIS (Équipe de Recherches sur les Rationalités Philosophiques et les Savoirs) à Toulouse, elle travaille à Nantes, Bruxelles et Berlin, ville où elle réside depuis plusieurs années.

Claire Mélot, 1986 geboren, ist Architektin und Philosophin. Sie hat durch die Philosophie zur Übersetzung gefunden (José Ortega y Gasset, *Der Mythos des Menschen hinter der Technik*, 2016 ins Französische übersetzt). Sie interessiert sich für die Übersetzung von theoretischen sozialwissenschaftlichen Texten sowie für zeitgenössische deutsche Literatur und Lyrik. Derzeit ist sie Doktorandin in Philosophie in der Forschungsgruppe ERRAPHIS in Toulouse und arbeitet in Nantes, Brüssel und Berlin, wo sie seit mehreren Jahren lebt.

melotclaire@gmail.com

Sophia, oder der Anfang aller Geschichten, Rafik Schami
Carl Hanser Verlag, 2015
480 pages / Seiten (243–245)

Vorsätzliche Provokation oder Eine gefährliche Wette

Damaskus, in derselben Nacht, Dezember 2010

Warum gibt es keinen guten arabischen Krimi?

[...]

Sana, die Tochter der Nachbarin Alia, fragte, warum es keine wirklich guten arabischen Krimis gebe, sie zumindest hätte noch keinen entdeckt. Sie studierte Filmwissenschaft.

Salman dachte, Sana ist mutig, sie stellt eine interessante, aber auch gefährliche Frage. Ihre Mutter, Sophias beste Freundin, schaute stolz auf ihre zierliche Tochter, die sehr selbstbewusst war und sich nie von Männern einschüchtern ließ. Sana hatte eine so helle weiße Haut, „als würde sie sich nur von Licht ernähren“, wie Sophia zu sagen pflegte, und trug ihr Haar bubenhaft kurz.

Die Gäste, auch Salman und selbst Elias, bestätigten die Beobachtung der jungen Studentin. „Aber warum gibt es keinen guten Krimi? Ein kleines Land wie Schweden, dessen Volk nicht mehr als die Hälfte der Einwohner Syriens zählt, erobert die Welt mit seinen Krimis. Jeder einzelne Autor hat mehr erfolgreiche, gute Krimis geschrieben als alle dreihundert Millionen Araber zusammen. Irgendetwas scheint die arabischen Krimis zu verhindern“, sagte die junge Frau. Viele kannten diese spannenden schwedischen Krimis, die auch im syrischen Fernsehen oder in den Kinos gezeigt wurden.

„Ich glaube, weil wir zu hitzig sind, wir wollen lieber schnell einen Schuldigen haben und bringen keine Geduld auf wie die kühl denkenden Schweden und Engländer“, sagte ein kleiner Mann mit mächtigem Schnurrbart, der Mann einer Cousine von Salman. Einige lachten. „Vor einem Monat“, fuhr er fort, „tötete ein junger Mann seine Schwester, eine Frau mit zauberhafter Stimme. Und warum tötete er sie? Alle Nachbarn wussten es: weil sie Muslimin war und einen christlichen Mann liebte. Sie war achtzehn. Die Polizei hat den Fall nach fünf Minuten abgeschlossen, der Bruder hat sich freiwillig gestellt, er habe die Schwester getötet, weil sie die Ehre der Familie in den Dreck gezogen habe. Er ist

**Une provocation délibérée ou
Un pari dangereux**

Damas, la même nuit, décembre 2010

Pourquoi n'existe-t-il pas de bon polar arabe ?

[...]

Sana, la fille d'Alia, la voisine, demanda pourquoi il n'existait pas de polars arabes qui soient vraiment bons, elle en tout cas n'en avait encore découvert aucun. Elle faisait des études de cinéma.

Sana est courageuse, songea Salman, la question qu'elle pose est intéressante, mais aussi, dangereuse. Sa mère, la meilleure amie de Sophia, lança un regard empli de fierté à sa fille gracieuse et très sûre d'elle, qui ne se laissait jamais intimider par les hommes. Sana avait une peau si claire et si blanche « qu'elle semblait se nourrir uniquement de lumière », avait coutume de dire Sophia, et elle portait les cheveux courts, à la garçonne.

Les invités, Salman et même Élias approuvèrent la remarque de la jeune étudiante. « Mais pourquoi n'existe-t-il pas de bon polar ? Un petit pays comme la Suède, dont la population ne compte pas plus de la moitié des habitants de la Syrie, conquiert le monde avec ses polars. Le moindre auteur a écrit plus de bons polars à succès que trois cent millions d'Arabes réunis. Quelque chose semble faire obstacle aux polars arabes », dit la jeune femme. Ils étaient nombreux à connaître ces captivants polars suédois qui passaient à la télévision syrienne ou au cinéma.

« Je crois que c'est parce que nous nous enflammons trop facilement, il nous faut vite trouver un coupable et nous n'avons pas la patience des Suédois ou des Anglais à l'esprit froid et rationnel », dit le mari d'une cousine de Salman, un petit homme à la moustache imposante. Quelques rires se firent entendre. « Il y a un mois », continua-t-il, « un jeune homme a tué sa sœur, une femme à la voix enchanteresse. Et pourquoi l'a-t-il tuée ? Tous les voisins le savaient : parce qu'elle était musulmane et que l'homme qu'elle aimait était chrétien. Elle avait dix-huit ans. La police a classé l'affaire en cinq minutes, le frère s'est livré de lui-même, déclarant qu'il avait tué sa sœur parce qu'elle avait traîné l'honneur

sechzehn, bekommt mit Sicherheit höchstens zwei Jahre, sitzt davon anderthalb Jahre ab und wird nach seiner Entlassung wie ein Held gefeiert, als hätte er Palästina befreit. Ich aber sagte zu meiner Frau und sage es auch euch, der Fall ist viel komplizierter. Ein guter Kommissar hätte herausgefunden, dass der Vater und die Mutter den jungen Mann gegen seine Schwester aufgehetzt haben. Ein Kommissar hätte auch herausgefunden, dass einer seiner Onkel väterlicherseits ebenfalls ins Gefängnis gehört, weil er den Jungen mit Arak vollgepumpt und ihm eine Pistole gegeben hat. Ein kluger Kommissar hätte auch gefragt, warum der Idiot seine eigene Schwester und nicht den Liebhaber umgebracht hat. Der Junge hätte keine Antwort gewusst, weil die Eltern ihm, ohne Begründung, verboten haben, auf den Mann zu schießen. Der Liebhaber stammt nämlich aus einer mächtigen Sippe, und die Familie des getöteten Mädchens wäre ihres Lebens nicht mehr sicher gewesen. Das hätte einen wunderbaren Krimi gegeben, aber so ist es einer dieser blöden Ehrenmorde geblieben.“

Alia schloss sich dieser Argumentation an. „Ja, ein guter Rechtsanwalt oder eine gute Rechtsanwältin hätte herausgefunden, dass die arabische Gesellschaft mit auf die Anklagebank gehört. Das hätte endlich zu einer vernünftigen Debatte über unsere Misere geführt. Die Araber werden seit Jahrhunderten in ihrer Ehre und Würde verletzt und gedemütigt, und was machen sie? Statt zu rebellieren und ihren Peinigern die Stirn zu bieten, verstecken sie ihre Ehre zwischen den Beinen der Frau. Dort, wo es nach Pisse stinkt. Das ist doch krank, oder?“, sagte die Mutter der Studentin. „Ich als Frau bin plötzlich nicht ich, sondern ein Tresor für die Ehre der Männer. Das ist doch feige, oder?“

„Sollen die Männer ihre Ehre doch zwischen ihre Eier stecken. Dort ist sie sicherer als bei uns“, fügte Sophia hinzu, und beide Frauen lachten laut.

„Ihr habt noch etwas vergessen“, mischte sich nun auch Isabella ein. „Vor kurzem habe ich einen französischen Film gesehen, in dem eine Kommissarin vorkam, die den Fall erfolgreich gelöst hat. Stellt euch eine Kommissarin in Saudi-Arabien vor“, rief sie und lachte.

„Noch dazu vielleicht im Bikini?“, fügte sie hinzu und lachte noch lauter. Viele Gäste fielen in ihr Lachen ein.

„Schon gut“, rief Salman, „trotzdem ist Sanas Frage berechtigt und noch nicht beantwortet. Warum gibt es keine anständigen arabischen Krimis...“

de la famille dans la boue. Il a seize ans, gageons qu'il écopera de deux ans tout au plus, il ne purgera qu'un an et demi, et à sa sortie il sera fêté en héros comme s'il avait libéré la Palestine. Mais moi j'ai dit à ma femme et je vous le dis à vous aussi, l'affaire est bien plus compliquée. Un bon commissaire aurait découvert que le père et la mère du jeune homme l'ont monté contre sa sœur. Un commissaire aurait également découvert que l'un des oncles a lui aussi sa place en prison, car il a soulé le garçon à l'arak et lui a mis une arme entre les mains. Un commissaire habile aurait en outre demandé pourquoi cet idiot a abattu sa propre sœur plutôt que l'amoureux. Le garçon n'aurait pas su quoi répondre parce que ses parents lui ont interdit sans autre explication de tirer sur cet homme. Il faut dire que l'amoureux est issu d'un clan puissant, et toute la famille de la fille assassinée aurait alors dû craindre pour sa vie. Ça aurait pu donner un superbe polar, mais en l'état, ça reste l'un de ces stupides crimes d'honneur ».

Alia continua sur cette lancée. « Oui, et un bon avocat, ou une bonne avocate, aurait mis le doigt sur le fait que la société arabe a elle aussi sa place sur le banc des accusés. On aurait enfin pu avoir un débat sensé sur notre désastreuse situation. Il y a des siècles que les Arabes sont humiliés et blessés dans leur honneur et leur dignité, et que font-ils ? Au lieu de se révolter et d'affronter leurs tortionnaires, ils planquent leur honneur entre les jambes des femmes. Là où ça pue la pisse. C'est tordu, non ? » dit la mère de l'étudiante. « Moi, qui suis une femme, tout d'un coup, je ne suis plus moi, mais un coffre-fort dépositaire de l'honneur masculin. C'est lâche, non ? »

« Que les hommes fourrent plutôt leur honneur entre leurs couilles. Il y est plus en sécurité que chez nous », ajouta Sophia, et les deux femmes éclatèrent de rire.

« Vous oubliez autre chose », dit alors Isabella en se mêlant à la conversation. « L'autre jour j'ai vu un film français dans lequel c'est un commissaire qui réussit à résoudre l'affaire. Imaginez un peu une femme commissaire en Arabie Saoudite », s'exclama-t-elle en riant. « Et pourquoi pas en bikini par-dessus le marché ? » ajouta-t-elle en riant encore plus fort. De nombreux invités se joignirent à son rire.

« Bon ! », s'exclama Salman, « il n'empêche que la question de Sana est légitime et elle n'a toujours pas obtenu de réponse. Pourquoi n'existe-t-il pas de polars arabes dignes de ce nom... »

Ein fauler Gott

Stefan Lohse

L'auteur / Der Autor

Né en 1964 à Hambourg, Stephan Lohse suit des études de théâtre au *Max-Reinhardt-Seminar* de Vienne. Il joue ensuite dans différents établissements allemands et autrichiens, par exemple le *Thalia Theater* de Hambourg, la *Schaubühne* de Berlin, ou encore le *Schauspielhaus* de Vienne. En parallèle, il travaille comme metteur en scène à Berlin et à Weimar. Aujourd'hui, Stephan Lohse vit à Berlin. *Ein fauler Gott* est son premier roman.

Stephan Lohse, 1964 in Hamburg geboren, studiert Schauspiel am Max-Reinhardt-Seminar in Wien. Seitdem ist er auf den Bühnen verschiedener deutscher und österreichischer Schauspielhäuser zu sehen. Er arbeitet unter anderem für das Thalia Theater Hamburg, das Wiener Schauspielhaus und die Schaubühne in Berlin. Parallel dazu arbeitet er als Regisseur in Berlin und Weimar. Heute lebt Stephan Lohse in Berlin. *Ein fauler Gott* ist sein Debütroman.



Alexia Rosso

La traductrice / Die Übersetzerin

Après avoir étudié l'anglais et l'allemand à Paris, Alexia Rosso, née à Oakland en 1992, a fini sa licence en Erasmus à Berlin, avant de poursuivre ses études avec un master professionnel « Médiation interculturelle et traduction dans l'espace germanique et nordique ». Elle est retournée à Berlin pour y réaliser ses stages de fin d'études au sein de l'agence littéraire Schoneburg et à la rédaction de la revue *Sinn und Form*. La traduction est aujourd'hui l'une de ses principales activités professionnelles.

Alexia Rosso, 1992 in Oakland geboren, studierte Germanistik und Anglistik in Paris und schloss ihren Bachelor als Erasmusstudentin in Berlin ab. Anschließend machte sie einen Master in Kulturwissenschaft und Übersetzen mit Schwerpunkt Deutsch und skandinavische Sprachen. Schließlich kehrt sie nach Berlin zurück, um dort ihre Abschlusspraktika bei der Literaturagentur Schoneburg und der Literaturzeitschrift *Sinn und Form* zu machen. Derzeit ist das Übersetzen eine ihrer Haupttätigkeiten.

rosso.alexia@gmail.com

Ein fauler Gott, Stephan Lohse
Suhrkamp, 2017
336 pages / Seiten (7–9)

Es wäre besser, die Raufaserkrümel bewegten sich. Wenn sie an den Rand auswichen, könnte die Tapete in der Mitte reißen und die Decke dahinter gleich mit. Das Dach würde einstürzen. Der Dachstuhl würde sich durchs Haus bohren. Die Ziegel würden in den Garten fallen und die Büsche zerhauen. Man könnte den Himmel sehen. Die Maschine würde starten. Sie würde Impulse vom Bauchnabel durch Lichtkabel an die Oberfläche senden. Die Relaisplatten unter der Haut würden klicken. Der Unterdruck in den Gehirnfunkschläuchen würde sie vibrieren lassen. Die Zentrale Verwaltung würde übernehmen.

Er würde fliegen, das kaputte Haus hinter sich lassen, den zerstörten Garten, die Siedlung, den Wald. Die Wiesen und die Wege. Die Bundesstraße. Die Welt.

Ben ist krank, ohne wirklich krank zu sein. Der Platz hinter seiner Nase ist durchs Weinen gewachsen und stößt von innen gegen seine Augen. Eigentlich müsste er aufstehen. Doch er traut sich nicht. Gestern ist sein Bruder gestorben. Ab heute ist Ben ein Einzelkind und mit Mami allein. Sein Bruder hieß Jonas. Er war acht und in der Dritten, und Ben hat ihn Piepmanscher genannt. Wie sein Bruder jetzt heißt, weiß Ben nicht, die Seelen haben lateinische Namen.

Irgendwo im Haus geht eine Tür. Dann noch eine. Mami lebt. Sie war zu gleichen Teilen seine und Jonas' Mutter. Was mit Jonas' Teil geschieht, ist unklar. Vielleicht bekommt Ben ihn. Vielleicht nicht.

Als Ben gestern aus der Schule kam, war Mami bereits aus dem Krankenhaus zurück. Er wollte ihr von dem Wunderschwimmer Mark Spitz und seinen bisher sechs Goldmedaillen erzählen, und dass Mark Spitz in den letzten vier Jahren um zehn Jahre klüger geworden sei und nun vorhabe, Zahnarzt zu werden.

Doch Mami flüsterte ihm zitternd ins Ohr, dass sie ihm etwas sehr Trauriges sagen müsse. Dass sie im Krankenhaus erfahren habe, dass Jonas am Morgen seiner Krankheit erlegen sei und dass dies gestorben bedeute. Dass es offenbar schnell gegangen sei und bestimmt nicht wehgetan habe. Dass sie glaube, dass Gott nach Hilfe gesucht und sich für Jonas entschieden habe. Dass sie aber trotzdem traurig sein dürften und dass Jonas jetzt eine Seele sei.

Mieux vaudrait que les grains du papier peint se mettent à bouger. S'ils s'échappaient vers les bords, le papier se déchirerait au milieu et derrière le plafond suivrait. Le toit s'effondrerait. La charpente trouerait la maison de part en part. Les tuiles chuteraient et fracasseraient les arbustes du jardin. On verrait le ciel. La machine démarrerait. Elle transmettrait des signaux par câbles lumineux du nombril jusqu'à la surface. Sous la peau, les boîtiers relais se mettraient à cliqueter. La sous-tension dans les filaments transmetteurs d'ondes du cerveau les ferait vibrer. La Salle des Commandes prendrait le relais. Lui volerait, abandonnant la maison en ruine, le jardin saccagé, le lotissement, la forêt. Les prairies et les chemins. La nationale. Le monde.

Ben est malade sans être vraiment malade. Pleurer a fait grossir l'espace derrière son nez qui vient buter de l'intérieur contre ses yeux. Normalement il devrait se lever. Mais il n'ose pas. Hier son frère est mort. À partir d'aujourd'hui, Ben est fils unique et tout seul avec Maman. Son frère s'appelait Jonas. Il avait huit ans, il était en CE2, et Ben le surnommait la Roquette. Le nom de son frère, à présent, Ben ne le connaît pas, les âmes ont des noms latins. Quelque part dans la maison on entend un bruit de porte. Puis un autre. Maman est en vie. Elle était à parts égales sa mère et celle de Jonas. Ce qu'il adviendra de la part de Jonas, ça n'est pas clair. Peut-être qu'elle reviendra à Ben. Peut-être pas.

Quand Ben est rentré de l'école hier, Maman était déjà revenue de l'hôpital. Il allait lui parler de Mark Spitz, le nageur prodige qui avait remporté jusque-là six médailles d'or, lui dire que ces quatre dernières années, Mark Spitz avait gagné dix ans de jugeote et qu'il avait maintenant l'intention de devenir dentiste. Mais Maman lui a chuchoté à l'oreille d'une voix tremblante qu'elle avait quelque chose de très triste à lui annoncer. Qu'à l'hôpital, elle avait appris que ce matin Jonas avait succombé à la maladie, et que ça voulait dire être mort. Que visiblement tout était allé très vite et qu'elle était certaine que ça n'avait pas fait mal. Qu'elle pensait que Dieu avait cherché de l'aide et qu'il avait finalement choisi Jonas. Mais qu'eux, ils avaient quand même le droit d'être tristes et qu'à présent, Jonas était une âme.

Gott ist eine Art Herr Behrends des Himmels, der die Seelen an ihren Armen packt, bis der Schmerz in ihnen pocht, und sie zum Arbeiten in die äußersten Ecken des Himmels verbannt, wo sie nackt und mit verdreckten Gesichtern aufräumen müssen und putzen und Gottes Sachen durch die Gegend schleppen. Gott selbst ist faul in seiner Allmacht, und es bereitet ihm Freude, den Brüdern die Brüder zu stehlen und den Müttern ihre Kinder. Er ist unersättlich. Es gibt im Himmel mehr Tote als Lebende auf der Erde. Während Gott wie Herr Behrends, sein Sportlehrer, die Seelen machen ließ, weinte Mami und hatte zum Sprechen keine Luft mehr. Ben weinte auch. Er konnte nicht mehr aufhören.

Später starrte Mami ewig lange die Küchentür an. Es sah aus, als verwachsen ihre Augen mit ihrem Gesicht, als sei ihr Gesicht aus Holz und die Augen die Astlöcher und die Haare die Fusseln auf den Wurzeln und die Haut die Rinde, die sich furcht und faltet und keine Blätter und kein Spechtloch. Wie von einem plötzlichen Wind gekrümmt, stand Mami auf und nahm Jonas' Stundenplan von der Küchentür. Sie fuhr mit den Fingern über die Stunden und sagte, sie müsse in der Schule anrufen.

Zum Essen gab es Nudelaufauf. Mami aß nichts und Ben die Nudeln mit viel Rotze. Den Pudding durfte er auf Mamis Schoß essen. Er weinte noch immer und machte Mamis Blusenkragen nass mit Tränen und Nachtisch. Es störte Mami nicht. Ben schloss die Augen und machte sich schwer, um für Jonas mitzuwiegen. Dann schlief er an Mamis Schulter ein.

Heute Morgen schämt er sich. Er findet sich nicht traurig genug. Die Zeit, die Jonas im Krankenhaus war, hatte ihm gefallen. Er hatte sich vorgestellt, Mamis Ehemann zu sein, ein Ehemann, der die elektrischen Kontakte im Toaster putzt und die Serviettenringe geradebiegt. Der die Nägel, die in alten Babybrei-Gläsern im Heizungskeller aufbewahrt werden, ihrer Größe nach ins Regal sortiert, der für seine Frau ein schönes Muster ins Kaleidoskop schüttelt und kenntnisreich am Cognac nippt. Der sich, wenn sich Mami nach dem Krankenhaus erschöpft aufs Sofa legt, in den Sessel gegenüber setzt und mit ihr klönt. Spätestens am Dienstag hätte Jonas nach Hause kommen sollen.

Dieu, c'est comme un Monsieur Behrends du ciel, il empoigne les âmes par le bras jusqu'à ce que la douleur les tennaille, il les bannit aux quatre coins du ciel pour les faire travailler et là, nues et le visage crasseux, elles sont obligées de ranger, nettoyer et trimbaler de long en large les affaires de Dieu. Dieu, c'est un fainéant dans sa toute-puissance, et il prend un malin plaisir à voler aux frères leurs frères et aux mères leurs enfants. Il est insatiable. Il y a dans le ciel plus de morts que de vivants sur la terre. Pendant que Dieu, comme Monsieur Behrends, le prof de gym, faisait trimer les âmes, Maman pleurait et les sanglots l'empêchaient de parler. Ben pleurait aussi. Sans plus pouvoir s'arrêter.

Plus tard, Maman est restée une éternité à regarder fixement la porte de la cuisine. On aurait dit que ses yeux et son visage s'étaient fondus en un, que son visage était devenu bois, ses yeux les nœuds d'un arbre, ses cheveux les poils sur les racines, sa peau l'écorce qui se ravine et se ride, et pas de feuilles et pas de trou de pic. Comme tordue par un coup de vent soudain, Maman s'est levée et a retiré l'emploi du temps de Jonas de la porte de la cuisine. Elle a promené son doigt sur les horaires et a dit qu'il fallait qu'elle appelle l'école. Au dîner, il y avait du gratin de pâtes. Maman n'a rien mangé et Ben a avalé les pâtes avec beaucoup de morve. Pour le flan, il a eu la permission de venir sur les genoux de Maman. Il pleurait toujours et a trempé le col du chemisier de Maman de larmes et de dessert. Maman n'a rien dit. Ben a fermé les yeux et s'est appuyé lourdement sur elle afin de peser pour lui et pour Jonas. Puis il s'est endormi sur l'épaule de Maman.

Ce matin, il a honte. Il trouve qu'il n'est pas assez triste. Il avait bien aimé la période où Jonas était à l'hôpital. Il s'était figuré être le mari de Maman, un mari qui nettoie les contacts électriques du grille-pain et redresse les ronds de serviette. Qui, sur l'étagère de la cave, range en les triant par taille les clous conservés dans de vieux petits pots pour bébé, qui tourne le kaléidoscope jusqu'à faire apparaître pour sa femme un joli motif, et qui sirote son cognac en fin connaisseur. Qui, lorsque Maman s'allonge épuisée sur le canapé au retour de l'hôpital, s'assoit face à elle dans le fauteuil pour causer un peu. Mardi au plus tard Jonas aurait dû rentrer à la maison.

Un repas en hiver

Hubert Mingarelli

L'auteur / Der Autor

Né en Lorraine en 1956, Hubert Mingarelli arrête l'école à dix-sept ans pour s'engager dans la Marine nationale, où il sert pendant quelques années. Il finit par s'installer à Grenoble, où il exerce divers métiers, avant de publier ses premières œuvres à la fin des années 1980. Auteur de romans et de nouvelles, il écrit aussi pour la jeunesse. Lauréat du Prix Médicis en 2003 pour *Quatre soldats*, Mingarelli a depuis été récompensé par plusieurs prix littéraires. Son œuvre a été traduite en anglais et dans d'autres langues, mais pas encore en allemand.

Hubert Mingarelli wird 1956 in Lothringen geboren. Im Alter von 17 Jahren bricht er die Schule ab und geht für einige Jahre zur Marine, lässt sich anschließend in Grenoble nieder und übt verschiedene Berufe aus, bevor er Ende der 80er Jahre erste Werke veröffentlicht. Er verfasst Romane und Erzählungen, darunter auch Jugendbücher. Im Jahr 2003 erhält Mingarelli den *Prix Médicis* für *Quatre soldats* und wurde seither mit weiteren Literaturpreisen ausgezeichnet. Seine Bücher werden zum Teil ins Englische und in weitere Sprachen übersetzt, bisher allerdings nicht ins Deutsche.



Yvonne Eglinger

La traductrice / Die Übersetzerin

Née en 1988 à Essen, Yvonne Eglinger a étudié la traduction littéraire à l'Université Heinrich-Heine à Düsseldorf, en se spécialisant en anglais et en français. Après un semestre d'études à Lorient et des stages en Allemagne et à l'étranger, elle a obtenu son diplôme avec mention en 2012. Traductrice et lectrice indépendante, Yvonne Eglinger vit aujourd'hui à Fribourg, où elle se consacre pleinement à la traduction littéraire depuis 2017.

Yvonne Eglinger, 1988 in Essen geboren, studierte Literaturübersetzen mit den Ausgangssprachen Englisch und Französisch an der Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf. Nach einem Auslandssemester im französischen Lorient und Praktika im In- und Ausland schloss sie ihr Studium 2012 mit Auszeichnung ab und ist seither als selbstständige Übersetzerin und Fachlektorin tätig. Inzwischen lebt sie in Freiburg und widmet sich seit Anfang 2017 in Vollzeit der freiberuflichen Übersetzung, vor allem literarischer Texte.

wortwahl@eglinger.de

Le fer avait tinté dehors et il résonna encore un moment, d'abord en vrai dans la cour, et dans la tête encore plus longtemps. On ne l'entendrait pas une seconde fois. Il fallut nous lever sur-le-champ. Jamais le lieutenant Graaf n'avait besoin de frapper deux fois sur le fer. Une pauvre lumière entrait par la fenêtre couverte de givre. Emmerich dormait sur le côté, Bauer le réveilla. C'était la fin de l'après-midi, mais Emmerich pensa que c'était le matin. Il s'était redressé sur son lit, il regardait ses bottes et ne semblait pas comprendre pourquoi il avait dormi toute la nuit avec.

Pendant ce temps, Bauer et moi avions enfilé les nôtres. Emmerich se leva et alla regarder par la fenêtre, mais comme on ne voyait rien à travers à cause du givre, il continua à essayer de démêler la nuit du jour. Bauer lui apprit qu'on était l'après-midi et que Graaf nous appelait.

– Quoi encore, râla Emmerich. Pour quoi faire ? Pour crever de froid ?

– Dépêche-toi, lui dis-je.

– Tu parles, me répondit Emmerich, se dépêcher pour aller crever debout.

Nous pensions comme lui. Toute la compagnie le pensait. Pourquoi le lieutenant Graaf avait-il besoin de nous rassembler dehors ? Ne craignait-il pas le froid lui aussi ? Ce qu'il avait à nous dire, nous aurions pu aussi bien l'écouter au chaud, debout devant nos lits de camp. Sans doute ne trouvait-il pas assez solennel de nous parler à l'intérieur du gymnase. Il avait fait suspendre une plaque en fer à un poteau téléphonique, et le bruit qu'elle faisait, lorsqu'il frappait dessus, ce tintement sinistre, nous le haïssions plus que le froid qui nous attendait dehors. Nous n'avions pas le choix, nous obéissions à un ordre, mais il en fallait n'empêche du courage pour sortir par un temps pareil.

On avait mis nos manteaux, fait plusieurs tours avec nos écharpes, et un nœud derrière le cou. La cagoule en laine ensuite. Nous nous étions couvert tout sauf nos yeux et étions sortis dans la cour du gymnase. Bauer, Emmerich et moi étions les derniers.

Nous avions l'habitude, nous savions ce qui nous attendait, et pourtant le froid nous surprenait toujours. On aurait dit qu'il rentrait par les yeux et se répandait partout. Comme de l'eau gelée qui serait passée par deux trous. Les autres étaient déjà là, alignés et grelottants. Et tandis que nous cherchions notre place parmi eux, ils nous murmuraient qu'on était des cons de faire attendre comme ça toute la compagnie.

Draußen hatte das Eisen gescheppert und es hallte noch eine Weile nach, zuerst tatsächlich im Hof, und im Kopf noch länger. Ein zweites Mal würden wir es nicht hören. Wir mussten auf der Stelle aufstehen. Oberleutnant Graaf brauchte das Eisen nie zweimal zu schlagen. Fahles Licht fiel durch das reifüberzogene Fenster. Emmerich schlief auf der Seite, Bauer weckte ihn. Es war später Nachmittag, aber Emmerich glaubte, es wäre Morgen. Er hatte sich im Bett aufgesetzt, betrachtete seine Stiefel und schien nicht zu begreifen, warum er sie die ganze Nacht über anbehalten hatte.

In der Zwischenzeit hatten Bauer und ich unsere Stiefel angezogen. Emmerich stand auf und trat ans Fenster, aber da durch den Reif nichts zu erkennen war, versuchte er weiter, Nacht und Tag zu entwirren. Bauer erklärte ihm, dass wir Nachmittag hätten und Graaf nach uns rief.

„Sonst noch was?“, maulte Emmerich. „Wozu denn? Um vor Kälte zu krepieren?“

„Jetzt mach schon“, sagte ich.

„Ach, hör doch auf“, entgegnete Emmerich, „so eilig hab ich’s nicht, im Stehen zu erfrieren.“

Da waren wir seiner Meinung. Die ganze Kompanie war dieser Meinung. Warum musste Oberleutnant Graaf uns unbedingt draußen zusammentrommeln? Machte ihm die Kälte denn gar nichts aus? Was er uns zu sagen hatte, hätten wir ebenso gut im Warmen anhören können, im Stehen vor unseren Feldbetten. Wahrscheinlich war es ihm nicht feierlich genug, wenn er in der Turnhalle zu uns sprach. Er hatte eigens eine Eisenplatte an einem Telefonmast aufhängen lassen, und der Lärm, den sie unter seinen Schlägen erzeugte, dieses unheilvolle Scheppern, war uns verhasster als die Kälte, die uns draußen erwartete. Wir hatten keine Wahl, Befehl ist Befehl, aber man musste sich trotzdem ganz schön überwinden, um bei diesem Wetter vor die Tür zu gehen.

Wir hatten die Mäntel übergezogen, uns die Schals mehrmals umgewickelt und im Nacken einen Knoten gemacht. Dann noch die wollene Sturmhaube. Wir hatten uns bis auf die Augen komplett ver mummt und waren in den Hof getreten. Bauer, Emmerich und ich waren die Letzten.

Wir kannten das schon, wir wussten, was uns erwartete, und doch überraschte uns die Kälte stets aufs Neue. Es war, als dringe sie durch die Augen ein und breite sich überall aus. Wie eisiges Wasser, das durch zwei Löcher einströmt. Die anderen standen schon

[...]

On alla si loin sans nous arrêter, qu'on n'entendit rien, pas même l'écho de la première fusillade. Le froid de chien qu'il faisait, nous le supportions pour l'instant. À un moment on crut voir le soleil, mais c'étaient des phares.

Nous ne quitions pas les routes. À quoi bon commencer maintenant ce pour quoi notre commandant nous avait laissés partir. Tout à l'heure nous avions traversé un village polonais, triste comme une assiette en fer qu'on n'a jamais lavée. Tout dormait encore, mais des poules caquetaient déjà quelque part. Une poule nous aurait fait du bien, c'est certain, mais nous n'avions pas voulu prendre le temps de la trouver.

Enfin nous vîmes le pâle soleil se lever. Il donna un peu de lumière, mais c'est à peine s'il teintait le ciel. Alors, pour qu'il nous réchauffe, il faudrait attendre midi. Et de combien de degrés, nous ne le savions pas.

L'horizon se découvrait, des formes sombres se détachaient, mais c'est tout. Nous reconnaissons au loin des forêts et des collines. Ce fut comme un signal, le jour qui se levait. Ce fut comme si nous étions sortis d'un endroit que nous n'aimions pas. On s'arrêta pour fumer. Autour de nous il n'y avait que des champs immenses. Le vent avait fait onduler la neige, il avait construit des vagues longues et régulières que le froid avait figées depuis longtemps. Nous regardions autour de nous comme si nous étions au milieu d'une mer toute blanche. Au-dessus, c'était pareil, à part là-bas vers l'est, le voile à peine coloré devant le soleil.

Le temps d'allumer nos cigarettes et déjà, nos mains, attaquées par le froid, nous brûlèrent. On remit nos gants. C'était toute une histoire de fumer avec. Ils étaient épais, et bien sûr, de ça, la plupart du temps, on ne s'en plaignait pas. Mais quand on fumait on s'en plaignait.

On n'entendait rien d'autre que le grésillement de nos cigarettes, notre souffle, et parfois l'un de nous reniflait des petits cristaux de glace. Fumer le ventre vide, c'est moins agréable que le ventre plein. Mais cette cigarette-là, nous l'apprécions quand même. Car le gymnase et Graaf et le jour qui se levait là-bas étaient derrière nous. On était au milieu d'une mer gelée, tout était laid et pris dans la glace autour de nous, et nous fumions le ventre vide, mais on se sentait à l'abri.

da, geordnet und bibbernd. Und während wir zwischen ihnen unseren Platz einnahmen, zischten sie uns zu, ob wir sie noch alle hätten, was uns denn einfiel, die ganze Kompanie so warten zu lassen.

[...]

Wir liefen so lange ohne anzuhalten, dass wir nichts hörten, nicht einmal den Nachhall der ersten Erschießung. Die Hundskälte ertrugen wir zunächst. Einmal glaubten wir, die Sonne zu sehen, doch es waren nur Scheinwerfer.

Wir blieben auf den Landstraßen. Wozu sollten wir schon jetzt mit dem beginnen, wofür unser Kommandant uns hatte ziehen lassen? Kurz zuvor waren wir durch ein polnisches Dorf gekommen, trist wie ein Blechteller, der nie gespült worden ist. Alles schlief noch, aber irgendwo gackerten ein paar Hühner. Ein Huhn hätte uns sicher gutgetan, aber wir wollten keine Zeit darauf verwenden, nach einem zu suchen.

Und dann endlich erblickten wir die bleiche, aufgehende Sonne. Sie spendete etwas Licht, färbte jedoch kaum den Himmel. Wärmen würde sie uns erst gegen Mittag. Und um wie viel Grad konnte man nicht sagen.

Der Horizont wurde nach und nach deutlicher, dunkle Schemen traten hervor, mehr aber nicht. In der Ferne erkannten wir Wälder und Hügel. Es war wie ein Signal, der Tag brach langsam an. Es war, als hätten wir einen ungeliebten Ort verlassen. Wir blieben stehen, um zu rauchen. Um uns her nichts als endlose Felder. Der Wind hatte den Schnee gekräuselt, hatte lange, gleichmäßige Wellenkämme aufgeworfen, die schon längst in der Kälte erstarrt waren. Wir sahen uns um, als trieben wir mitten in einem vollkommen weißen Meer. Über uns war es genauso; nur weit im Osten spendete ein Schleier vor der Sonne einen Hauch Farbe.

Kaum zündeten wir unsere Zigaretten an, brannten uns von der beißenden Kälte auch schon die Finger. Wir zogen die Handschuhe wieder über. Mit Handschuhen rauchen war so eine Sache. Sie waren dick, und natürlich war uns das meistens recht. Nur beim Rauchen, da nicht.

Wir hörten nichts außer dem Knistern der Zigaretten und unserem Atem, und manchmal zog einer von uns kleine Eiskristalle durch die Nase hoch. Auf leeren Magen raucht es sich nicht so gut wie auf vollen. Diese Zigarette aber schmeckte uns trotzdem. Denn die Turnhalle und Graaf und der Tag, der dort anbrach, lagen hinter uns. Wir standen mitten in einem gefrorenen Meer, alles ringsum war hässlich und im Eis gefangen, und wir rauchten auf leeren Magen, aber wir fühlten uns beschützt.

La Douleur

André de Richard

L'auteur / Der Autor

André de Richard (1907–1968) naît à Perpignan. Après ses études, il enseigne quelque temps la philosophie. En 1930, son roman *La Douleur*, qui fait alors scandale, connaît un grand succès. Richard publie de nombreuses pièces de théâtre, poèmes et romans, et reçoit en 1954 le Prix Apollinaire pour son recueil de poésie *Le Droit d'asile*. Malgré l'estime d'auteurs tels que Camus et Cocteau pour son œuvre, il tombe peu à peu dans l'oubli et le public ne le redécouvre que peu de temps avant son décès, avec *Je ne suis pas mort*, son dernier récit (1965).

André de Richard (1907–1968) wurde in Perpignan geboren. Nach seinem Studium arbeitete er als Philosophielehrer. 1930 schrieb er den Roman *La Douleur*, der sehr erfolgreich war und einen Skandal auslöste. Richard veröffentlichte außerdem viele Theaterstücke, Gedichte und Romane und gewann den *Prix Apollinaire* für seinen Gedichtband *Le Droit d'asile*. Obwohl berühmte Autoren wie Camus und Cocteau seine Literatur sehr schätzten, geriet er zunehmend in Vergessenheit. Erst mit seiner letzten Erzählung *Je ne suis pas mort* (1965) entdeckte ihn die Öffentlichkeit kurz vor seinem Tod wieder.



Sophie Nieder

La traductrice / Die Übersetzerin

Sophie Nieder, née à Munich en 1992, a vécu pendant deux ans en Angleterre, où elle a obtenu son baccalauréat. Elle a étudié la philologie anglaise et française ainsi que la littérature générale et comparée à Berlin (*Humboldt-Universität* et *Freie Universität*) et à Paris (Sorbonne et *École Normale Supérieure*). Lors de ses études, elle s'est spécialisée en traduction littéraire et a effectué plusieurs stages dans les domaines de la littérature et du théâtre, récemment aux éditions Hanser Berlin. Elle vit aujourd'hui à Berlin et traduit des textes de théâtre depuis l'anglais et le français.

Sophie Nieder, 1992 in München geboren, lebte zwei Jahre lang in England, wo sie auch ihr Abitur machte. Sie studierte englische und französische Philologie und Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft in Berlin (Humboldt- und Freie Universität) und Paris (Sorbonne und *École Normale Supérieure*). Während ihres Studiums spezialisierte sie sich auf die Literaturübersetzung und absolvierte mehrere Praktika im Bereich Literatur und Theater, zuletzt beim Hanser Verlag Berlin. Zurzeit lebt sie in Berlin und übersetzt Texte fürs Theater aus dem Englischen und Französischen.

sophie.i.nieder@gmail.com

La Douleur, André de Richaud
Grasset, 1931, 2011
182 pages / Seiten (13–15)

A quelques centaines de mètres du pays, dans une grande villa silencieuse, non loin des écoles, habitait Thérèse Delombre. La Sorgue coulait près de la maison et d'énormes platanes la protégeaient des regards. Une atmosphère d'angoisse, de solitude flottait autour de ses murs gris. Elle paraissait vouloir s'écraser sur le sol. Les sentiers qui menaient à la lourde porte étaient pleins de folle avoine. Une mousse épaisse envahissait le bas des murs que l'humidité minait. Rarement quelqu'un passait devant le portail de fer rouillé qui, pendant des années, ne s'était pas ouvert, et les branchages qui s'élevaient fort haut au-dessus des toits cachaient le cadran solaire à la lumière du jour. Sur les quinze fenêtres de la façade, trois seulement étaient ouvertes. Celles de la cuisine et de la salle à manger de Mme Delombre.

En août 1914, lorsque le capitaine avait été mobilisé, elle était venue là, seule avec son fils, à attendre la fin de la guerre. Elle ne s'était pas installée, pensant que cette guerre ne durerait pas. Les grandes malles d'osier restèrent longtemps entrebâillées dans le vestibule sombre. Peu à peu, leur contenu alla se ranger aux places habituelles : dans le buffet, dans les armoires. Au bout de quelques mois, elles allèrent au grenier, retrouver leurs sœurs qui ne voyagent plus et quand toutes les choses furent à leurs places, lorsque Thérèse Delombre eut renoncé à l'espoir d'aller encore habiter à la ville, elle reçut l'avis de décès de son mari. Elle était engourdie par la solitude, par la tristesse des lieux où elle vivait et le choc fut violent mais bref. Elle pleura huit jours dans les cheveux de son fils et puis, comme elle se demandait ce qu'elle allait devenir toute seule, l'enfant eut la rougeole.

Quand il se leva, amaigri, grandi, Thérèse Delombre avait presque oublié le capitaine. Son avenir lui avait été dicté par toutes les femmes qui étaient venues voir le petit malade : elle vivrait là, dans l'ombre, jusqu'à sa mort ; pour son Georget...

Elle s'émerveillait du pathétique de la situation ; elle se sentait devenir l'héroïne de quelque grand roman d'abnégation et de courage.

* * *

Pendant que son mari était en vie, elle n'était pas très aimée par les femmes du village. Quoique douce et discrète, elle n'avait pas la part belle dans les boutiques ! Elle était la

Einige hundert Meter vom Dorfrand entfernt, in einer großen, stillen Villa nicht weit von den Schulen, wohnte Thérèse Delombre. In der Nähe des Hauses floss die Sorgue, hinter riesigen Platanen verborgen. Eine Atmosphäre der Bedrückung und Einsamkeit schwebte um die grauen Mauern. Es schien, als wollte sich die Villa auf dem Boden zusammenkauern. Die Wege, die zum schweren Tor führten, waren voller Wildhafer. Dichtes Moos wucherte auf dem von Feuchtigkeit ausgehöhlten Mauersockel. Nur selten lief jemand an dem verrosteten Eisentor vorbei, das jahrelang nicht geöffnet worden war, und das Geäst, das die Dächer der Häuser weit überragte, schirmte die Sonnenuhr vom Tageslicht ab. Von den fünfzehn Fenstern der Fassade waren nur drei offen, im Esszimmer und in der Küche von Madame Delombre.

Als man den Capitaine im August 1914 eingezogen hatte, war sie, allein mit ihrem Sohn, dort hingekommen, um auf das Ende des Kriegs zu warten. Sie hatte sich nicht häuslich eingerichtet, weil sie dachte, dass der Krieg nicht andauern würde. Die großen Korbtruhen standen lange halb offen in der düsteren Diele. Nach und nach sollte der Inhalt an die üblichen Orte wandern, in die Anrichte, in die Schränke. Einige Monate später wurden die Truhen auf dem Dachboden verstaut, gesellten sich zu ihren Schwestern, die nicht mehr reisten, und als alle Dinge an ihrem Platz waren und Thérèse Delombre die Hoffnung aufgegeben hatte, wieder in der Stadt zu leben, erhielt sie die Nachricht vom Tod ihres Mannes. Die Einsamkeit und Trostlosigkeit ihres Wohnorts betäubten sie, der Schock war heftig, aber kurz. Eine Woche lang weinte sie ins Haar ihres Sohnes und dann, gerade als sie sich fragte, was aus ihr werden würde, so ganz allein, bekam ihr Sohn die Masern. Als er wieder auf den Beinen war, dünner und größer geworden, hatte Thérèse Delombre den Capitaine fast vergessen. Ihre Zukunft war ihr von all den Frauen, die den kleinen Kranken besuchen kamen, vorgeschrieben worden: Hier sollte sie leben, im Schatten, bis zu ihrem Tod, für ihren Georget...

Sie schwelgte im Erhabenen der Situation; sie hatte das Gefühl, zur Heldin eines großen Romans zu werden, der von Mut und selbstloser Hingabe handelte.

* * *

femme d'un chef et les hommes qui venaient en permission disaient que l'ennemi tuait beaucoup moins de gradés que de simples soldats. Le pays était jaloux d'elle. L'hostilité dont elle était l'objet la faisait souffrir et pour y échapper, elle évitait de se montrer. Cette attitude ne pouvait qu'envenimer les choses. Les gens qui l'avaient connue jeune et sans fortune disaient qu'elle était fière.

Lorsqu'on apprit la mort du capitaine (des mauvaises langues murmurèrent même que sa dureté avait attiré sur lui une balle française, mais cela ne fut jamais prouvé), sa situation vis-à-vis du village se modifia. Ses robes, quoique beaucoup plus soignées que celles des autres femmes, étaient noires et toutes les jalousies tombaient devant cette couleur de deuil. Elle avait mis, pour le garder plus longtemps près d'elle, son enfant à l'école primaire et non au collège de Carpentras, ce qui avait fait dire qu'elle était moins fière que ce qu'on pensait. Peu à peu, on lui découvrit toutes sortes de qualités. Elle était sérieuse et réservée, bien qu'elle n'allât pas à la messe. Jamais une personne étrangère, de ces personnes aux traits inconnus qui bouleversent un pays jusqu'à ce qu'il ait pu leur donner un lieu d'origine, une famille et un nom, n'avait demandé où se trouvait sa maison. Cette réclusion plaisait aux femmes d'ici. Elle sortait peu, lisait beaucoup ; on la voyait deux fois par semaine pousser la grille rouillée de l'école. Elle serrait alors contre sa poitrine deux ou trois livres qu'elle venait de prendre à la bibliothèque.

Elle n'allait pas chercher son fils lorsqu'il sortait de classe parce qu'il n'avait qu'à traverser la place pour arriver à la maison et que, l'été, allongée sur la chaise-longue devant la porte, l'hiver, lisant derrière la vitre, elle le voyait venir, son cartable sous le bras, mince et pâle, parmi les autres gamins qui le bousculaient.

Zu Lebzeiten ihres Mannes hatten die Frauen im Dorf sie nicht besonders gemocht. Obwohl sie sanft und zurückhaltend war, machte man es ihr in den Läden nicht leicht. Sie war die Frau eines Chefs, und die Männer auf Fronturlaub sagten, der Feind töte weit mehr einfache Soldaten als Offiziere. Die Dorfgemeinschaft beneidete sie. Sie litt unter dieser Feindseligkeit und mied deshalb die Öffentlichkeit. Dieses Verhalten machte zwangsläufig alles nur noch schlimmer. Die Leute, die sie als junge Frau ohne Vermögen gekannt hatten, sagten, sie halte sich für etwas Besseres.

Als man vom Tod des Capitaine erfuhr (böse Zungen munkelten sogar, seine Härte habe eine französische Kugel auf ihn gelenkt, aber das wurde nie bewiesen), änderte sich ihre Stellung im Dorf. Ihre Kleider waren zwar viel gepflegter als die der anderen Frauen, aber sie waren schwarz – und diese Farbe ließ allen Neid verschwinden. Sie hatte ihren Sohn in die Grundschule geschickt und nicht auf das Collège in Carpentras, um ihn länger bei sich zu behalten, daraufhin sagte man, sie sei weniger stolz als gedacht. Nach und nach entdeckte man an ihr alle möglichen guten Eigenschaften. Sie war ernsthaft und still, auch wenn sie nicht zur Messe ging. Nie hatte ein Fremder, eine dieser Personen mit unvertrautem Gesicht, die eine Gegend so lange in helle Aufregung versetzen, bis sie ihre Herkunft, ihre Familie und ihren Namen nennen, nach Madame Delombres Haus gefragt. Diese Abgeschlossenheit gefiel den Frauen von hier. Sie ging wenig aus, las viel; man sah sie zweimal in der Woche das rostige Tor der Schule aufstoßen. Wenn sie dann wieder herauskam, presste sie zwei oder drei Bücher an ihre Brust, die sie gerade in der Bibliothek ausgeliehen hatte.

Sie holte ihren Sohn nicht von der Schule ab, weil er nur den Platz überqueren musste, und sie ihn – im Sommer, wenn sie auf dem Liegestuhl vor dem Haus lag, und im Winter, wenn sie am Fenster saß und las – kommen sah, dünn und blass, den Tornister unter dem Arm, zwischen den anderen Buben, die ihn schubsten.

Une chance unique

Erwan Desplanques

L'auteur / Der Autor

Né en 1980, Erwan Desplanques a grandi à Reims. Après des études de lettres et de journalisme, il s'installe à Paris et collabore à la revue littéraire *Décapage*, ainsi qu'à divers journaux. Il travaille aujourd'hui à *Télérama*. Après le roman *Si j'y suis* (2013), *Une chance unique* est son deuxième livre. Ces dix nouvelles, marquées par l'absurde ou l'ingrue, mettent en scène des drames infimes, des rencontres incertaines, des situations apparemment ordinaires. Le narrateur observe les personnages avec un humour complice.

Erwan Desplanques, 1980 geboren, wuchs in Reims auf. Nach einem Literatur- und Journalismusstudium zog er nach Paris. Hier wirkte er an der Literaturzeitschrift *Décapage* und weiteren Zeitschriften mit. Heute arbeitet er für die Kulturzeitschrift *Télérama*. Dem Roman *Si j'y suis* (2013) folgte der Erzählband *Une chance unique*. Die zehn darin enthaltenen Geschichten erzählen von absurden Wendepunkten, ungewöhnlichen Begegnungen und kleinen Dramen, die sich aus scheinbar alltäglichen Situationen ergeben. Der Erzähler folgt den Protagonisten mit Sympathie und Humor.



Jan Rhein

Le traducteur / Der Übersetzer

Jan Rhein a fait des études de littérature comparée, allemand et métiers du livre à l'Université de Mayence. Il travaille aujourd'hui en tant qu'enseignant-chercheur et organisateur de manifestations culturelles. Après des séjours au Yémen, aux Pays-Bas, en Bulgarie et plusieurs années en France, il vit aujourd'hui à Flensburg. Il traduit actuellement le roman *Un an après*, de l'auteure française Anne Wiazemsky.

Jan Rhein hat an der Universität Mainz Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft, Germanistik und Buchwissenschaft studiert und arbeitet als Hochschuldozent und Kulturmanager. Nach Lebens- und Arbeitsstationen im Jemen, in den Niederlanden, Bulgarien und mehreren Jahren in Frankreich lebt er heute in Flensburg. Gerade übersetzt er den Roman *Un an après* der französischen Autorin Anne Wiazemsky.

jan_rhein@web.de

Une chance unique, Erwan Desplanques

Éditions de l'Olivier, 2016

160 pages / Seiten (21–24)

Je roulais vraiment vite. Relativement à mon courage. D'ordinaire, je prenais plus de précautions mais les deux filles me donnaient de l'assurance. Je les regardais somnoler à l'arrière, les écouteurs sur les oreilles. Elles semblaient ne pas avoir dormi depuis des mois. Lise avait la tête posée contre la vitre, le poing replié sur la partie ventrale de la ceinture de sécurité. Charlotte s'était fabriqué un appui-tête en roulant son pull. Je peinais à fixer mon regard sur la route sans balayer le miroir central pour les garder dans mon champ de vision, superposant les deux images, mes passagères se confondant alors avec ma destination. Le tatouage de Lise courait le long de son bras, dessinant une sorte de serpent mêlé à différents motifs que je ne parvenais pas à identifier dans le rectangle étroit du rétroviseur. Son visage était imparfaitement ovale, piqué de taches de rousseur. Le fil de son casque traversait sa chevelure avant de plonger vers les franges de son écharpe avec lesquelles il se confondait par endroits.

Je venais d'appeler ma sœur pour annoncer ma visite. Sa maison était recensée dans un catalogue de chambres d'hôtes, promue par le descriptif suivant : « Bâtisse de charme avec vue dégagée sur les collines du Luberon, proximité Apt et Manosque, accès par le col de Montfuron. » On ne pouvait rêver mieux. Mon beau-frère avait enregistré le message d'accueil du répondeur, un texte guilleret délivré par une voix plus aiguë que dans mon souvenir, si bien que j'avais dû réfléchir un instant pour associer le son et l'image, réaliser que c'était bien à Pierre que je parlais, ou plutôt à Pierre que je reparlais, puisque nous avions pris nos distances depuis quelque temps. Depuis quand précisément ? Cinq ans ? Six ans ?

Ça doit être ça, dit Charlotte.

Elle avait maintenant les yeux ouverts, sans que rien n'y transparaisse, pas la moindre lueur.

Je croyais qu'on avait changé d'axe, ajouta-t-elle, suivant notre progression sur le GPS de son téléphone. Lise, à ses côtés, se frottait les yeux (elle s'était présentée en disant Lise, mais Charlotte l'appelait parfois Rosie sans que je parvienne à trancher sur ce qui relevait de son nom et de son surnom).

Vous avez peut-être faim, demandai-je en me tournant vers elles.

Lise fit un geste avec la main, l'équivalent de couci-couça, tandis que Charlotte regardait

Ich fuhr wirklich schnell. Gemessen an meinem Mut. Meist ergriff ich mehr Vorsichtsmaßnahmen, aber die beiden jungen Frauen gaben mir Selbstvertrauen. Ich beobachtete, wie sie auf der Rückbank vor sich hindösteten, mit Kopfhörern auf den Ohren. Sie schienen seit Monaten nicht geschlafen zu haben. Lise hatte den Kopf an die Scheibe gelehnt und die Faust um die Bauchpartie des Sicherheitsgurtes geschlossen. Charlotte hatte ihren Pulli zu einer Kopfstütze zusammengerollt. Mir fiel es schwer, die Augen auf der Straße zu halten und sie nicht über den Rückspiegel wandern zu lassen, um meine Mitfahrerinnen im Blickfeld zu haben; so überlagerten sich die Bilder und verschwammen die beiden mit dem Ziel meiner Reise. An Lises Arm lief eine Tätowierung entlang, eine Art Schlange, mit verschiedenen Motiven verwoben, die ich im begrenzten Rechteck des Rückspiegels nicht recht erkennen konnte. Ihr Gesicht war oval, aber nicht ebenmäßig, und von Sommersprossen gesprenkelt. Das Kabel ihres Kopfhörers durchglitt ihr Haar, bevor es in den Fransen ihres Schals verschwand und sich an manchen Stellen mit ihnen verflocht. Ich hatte gerade meine Schwester angerufen, um meinen Besuch anzukündigen. Ihr Haus war in einem Katalog für Gästezimmer verzeichnet und wurde mit folgenden Worten beworben: „Charmantes Steinhaus mit Aussicht auf die Hügellandschaft des Luberon, in der Nähe von Apt und Manosque, Anfahrt über den Gebirgspass Montfuron.“ Man konnte es sich nicht schöner erträumen. Mein Schwager hatte die Willkommensansage auf dem Anrufbeantworter ausgesprochen: Ein munterer Text, vorgetragen von einer Stimme, die höher klang als in meiner Erinnerung, so dass ich einen Moment brauchte, um Ton und Bild zusammenzubringen und zu begreifen, dass es wirklich Pierre war, zu dem ich da sprach. Oder wieder sprach, denn wir hatten seit einiger Zeit nichts mehr miteinander zu tun. Seit wann genau? Seit fünf Jahren? Sechs?

Ach so, sagte Charlotte.

Sie hatte nun die Augen geöffnet, und in ihnen war nichts zu erkennen, nicht das kleinste Funkeln.

Ich dachte, wir hätten die Richtung geändert, sagte sie und verfolgte unseren Weg auf dem GPS ihres Telefons. Neben ihr rieb Lise sich die Augen (sie hatte sich mit Lise vorgestellt, aber Charlotte nannte sie manchmal Rosie, ohne dass ich erkennen konnte, was Vorname und was Spitzname war).

défiler la route derrière le pare-brise, concentrée comme devant un film d'art et d'essai. Le soleil était stationné on ne peut plus haut dans le ciel, irradiant les derniers reliefs du Massif central.

Elles étaient toutes les deux à la fac – en première première année, avait précisé Charlotte – et venaient d'assister à plusieurs concerts du Printemps de Bourges. Je les avais rencontrées dans la périphérie de la ville, sur la route de La Charité, juste avant de m'engager sur la rocade qui surplombait le plan d'eau du Val d'Auron. Je m'étais spontanément arrêté alors qu'elles faisaient du stop à l'ancienne, leur bracelet fluorescent autour du poignet et leur sac de randonnée posé contre leurs cuisses. Charlotte tenait un carton sur lequel le mot Avignon était inscrit au feutre noir. J'ignore pourquoi mais la présence de ces deux filles à proximité de l'autoroute, avec cette étrange mention d'Avignon dans cette plaine exsangue, ce nom d'Avignon tellement associé au théâtre qu'il dégageait désormais quelque chose d'irréel, peut-être même une forme d'invitation au drame, m'avait fait dévier de ma trajectoire initiale, me rappelant soudain que j'étais libre de mes mouvements, moi aussi, me donnant parallèlement une excuse pour ne pas me rendre comme prévu chez Christophe et Annabelle qui m'attendaient à Clermont-Ferrand.

Il serait faux de croire que j'étais réticent à l'idée de les voir, mais je m'inquiétais un peu de passer plusieurs jours avec eux, même s'ils m'avaient assuré que je serais chez eux comme chez moi. Bien sûr, j'avais fini par accepter leur invitation, de même que j'avais fini par prendre la route, décidé à les rejoindre puisqu'ils avaient insisté dans ce sens et que je n'avais plus le courage d'insister dans le sens inverse, au risque de gâcher notre amitié, mais les filles m'invitaient désormais à regarder les choses différemment. À me projeter. Avec elles, je me sentais capable d'aller vers le Sud. Et même de m'arrêter chez ma sœur, voire de les présenter les unes aux autres. C'était une option. J'aimais bien les options, surtout en voiture. Ces filles m'indiquaient une direction que je suivais maintenant sans hésitation, faisant de mon mieux pour installer une certaine bonne humeur dans l'habitacle.

Sie haben vielleicht Hunger, fragte ich, mich nach ihnen umdrehend.

Lise machte eine Art „so lala“-Geste, während Charlotte, konzentriert wie bei einem Experimentalfilm, der Straße hinter der Windschutzscheibe beim Vorbeiziehen zusah. Die Sonne stand – höher ging es nicht – am Himmel und bestrahlte die verstecktesten Hänge des Massif Central.

Sie waren beide an der Uni – im aller-, allerersten Jahr, hatte Charlotte erklärt – und hatten gerade mehrere Konzerte des Printemps de Bourges besucht. Ich war ihnen am Stadtrand auf der Route de La Charité begegnet, als ich auf die Umgehungsstraße auffahren wollte, die oberhalb des Stausees von Val d’Auron entlangführt. Sie hatten Autostopp gemacht, wie damals, Festivalbändchen an den Handgelenken, an die Oberschenkel gelehnte Wander-rucksäcke, und ich hatte spontan angehalten. Charlotte reckte ein Pappschild, auf dem mit schwarzem Filzstift das Wort Avignon geschrieben stand. Ich weiß nicht wieso, aber der Anblick der beiden jungen Frauen kurz vor der Autobahn, in Verbindung mit dem seltsamen Begriff Avignon in dieser öden Ebene, Avignon, dieses so eng mit dem Theater verknüpfte Wort, das mittlerweile etwas Unwirkliches verströmte und vielleicht sogar eine Art Aufforderung zur Dramatik war, hatte mich von meiner ursprünglichen Route abgelenkt, mich mit einem Mal daran erinnert, dass auch ich frei in meinen Entscheidungen war und mir gleichzeitig einen Vorwand geboten, nicht wie vorgesehen zu Christophe und Annabelle zu fahren, die mich in Clermont-Ferrand erwarteten.

Die Vorstellung, sie zu treffen, widerstrebte mir keineswegs, aber es beunruhigte mich etwas, mehrere Tage mit ihnen zu verbringen, selbst wenn sie mir versichert hatten, ich könne mich bei ihnen wie zuhause fühlen. Schon richtig, schlussendlich hatte ich ihre Einladung angenommen, ebenso wie ich schlussendlich mit der Absicht aufgebrochen war, sie zu treffen, denn sie hatten darauf bestanden und ich hatte mich nicht mehr in der Lage gefühlt, auf dem Gegenteil zu bestehen und so unsere Freundschaft aufs Spiel zu setzen – aber die Mädchen brachten mich dazu, die Dinge anders zu betrachten. Nach vorne zu sehen. Mit ihnen fühlte ich mich in der Lage, in den Süden zu fahren. Und sogar bei meiner Schwester anzuhalten, womöglich auch, sie miteinander bekannt zu machen. Das war eine Option. Ich mochte Optionen, vor allem beim Fahren. Diese jungen Frauen gaben mir eine Richtung vor, der ich nun ohne zu zögern folgte, und ich tat mein Bestes, ein wenig gute Laune in der Fahrgastzelle zu verbreiten.

Marcher droit, tourner en rond

Emmanuel Vernet

L'auteur / Der Autor

Emmanuel Venet, né en 1959 à Lyon, est psychiatre de métier et auteur de textes situés à la frontière entre la médecine et la littérature. Il a été récompensé par plusieurs prix littéraires, notamment le Prix du Style pour l'élégance de sa langue. Avec *Marcher droit, tourner en rond*, il signe un cinquième livre, très bien accueilli par les critiques. Venet y adopte la perspective d'un autiste Asperger, en plein règlement de comptes avec sa famille et la société, dans un monologue à la fois perspicace et comique, mais où pointe également le tragique de sa situation de marginal.

Emmanuel Venet, 1959 in Lyon geboren, ist von Beruf Psychiater und schreibt an der Schnittstelle zwischen Medizin und Literatur. Er wurde mit mehreren Literaturpreisen ausgezeichnet, darunter dem *Prix du Style* für seine sprachliche Eleganz. *Marcher droit, tourner en rond* ist sein fünftes Buch und fand in der Presse großen Anklang. Venet nimmt darin die Perspektive eines Asperger-Patienten ein, dessen Abrechnung mit Familie und Gesellschaft ebenso scharfsinnig wie unterhaltsam ist, zugleich jedoch die Tragik seiner sozialen Ausgrenzung durchscheinen lässt.



Paul Sourzac

Le traducteur / Der Übersetzer

Paul Sourzac, né en 1987 à Stuttgart, a étudié les sciences politiques et l'économie à l'Institut d'études politiques de Paris et la littérature française à la *Humboldt-Universität* de Berlin. Après des séjours d'études en Équateur, en RDC et aux États-Unis, il commence à traduire en 2013 pour les éditions Seccession Verlag. En 2015, il obtient une bourse du DÜF (fonds allemand des traducteurs) pour sa traduction des *Œuvres de miséricorde* de Mathieu Riboulet. Ses projets du moment : *Titus n'aimait pas Bérénice* de Nathalie Azoulai (bourse Bode du DÜF) et *Une enfance de rêve* de Catherine Millet.

Paul Sourzac, geboren 1987 in Stuttgart, studierte Politik und Wirtschaft am *Institut d'études politiques* in Paris und Romanistik an der *Humboldt-Universität* Berlin. Nach Studienaufenthalten in Ecuador, der DR Kongo und den USA beginnt er 2013 beim Seccession Verlag mit dem Übersetzen. Für seine Übersetzung *Die Werke der Barmherzigkeit* von Mathieu Riboulet erhält er 2015 ein Arbeitsstipendium des Deutschen Übersetzerfonds. Seine aktuellen Projekte: *Titus n'aimait pas Bérénice* von Nathalie Azoulai, gefördert mit einem Bode-Stipendium des DÜF und *Une enfance de rêve* von Catherine Millet.

paulsourzac@gmail.com

Marcher droit, tourner en rond, Emmanuel Venet
Verdier, 2016
128 pages / Seiten (10–13)

Et aujourd'hui c'est ma grand-mère Marguerite qu'on voudrait faire passer pour une femme généreuse et gentille, révisionnisme dont personne autour de moi ne semble s'indigner. Entendons-nous, je ne suis pas un fanatique de la vérité, j'admets volontiers qu'on maquille un cadavre pour le rendre présentable à la famille avant de visser le couvercle du cercueil, et je peux comprendre qu'on n'entre pas dans la description détaillée de tous les travers du défunt. Mais de là à présenter ce dernier sous un jour entièrement trompeur, il y a un fossé que je me refuse à franchir. D'après mon entourage, j'aurais tout intérêt à accepter ce genre de compromis, et d'une façon générale à me plier aux concessions qu'exige la vie en société, mais je ne peux m'y résoudre. Le syndrome d'Asperger, atypie du développement appartenant au spectre de l'autisme et qui ressemble à l'idée que je me fais du surhomme nietzschéen, me rend asociognosique, c'est-à-dire incapable de me plier à l'arbitraire des conventions sociales et d'admettre le caractère foncièrement relatif de l'honnêteté. Je suis tout à fait prêt à reconnaître mes déficiences dans ce domaine, d'autant qu'elles me donnent droit à une pension modeste mais bienvenue. Cependant il me semble qu'il serait plus sain de préférer la vérité au mensonge, et que l'humanité devrait plutôt s'attacher à dessiller les crédules et à punir les profiteurs qui entretiennent le climat de duplicité et de tromperie dans lequel, pour notre plus grand malheur, notre espèce baigne depuis la nuit des temps.

En l'occurrence, j'ai du mal à accepter qu'on ait choisi d'organiser une cérémonie catholique pour ma grand-mère Marguerite, qui n'a jamais mis les pieds dans une église depuis son baptême. Pour moi, tout sonne faux dans cette salle omniculture sans âme, à commencer par la présence d'une officiante recrutée par ma tante Solange à la Pastorale diocésaine, une dame Vauquelin à cheveux gris coiffés en chignon, qui a le culot d'évoquer ma grand-mère Marguerite comme s'il s'agissait d'une intime, alors qu'elle ne l'a jamais rencontrée. De quel droit ose-t-elle l'appeler, depuis le début, par son seul prénom ? « Nous sommes réunis aujourd'hui autour de Marguerite » ou « Nous sommes venus faire nos adieux à Marguerite », même moi je n'aurais pas osé pareilles privautés. Et j'aurais soigneusement évité de multiplier l'horripilante approximation consistant à présenter ma grand-mère comme une centenaire. Certes, elle est morte une semaine seulement avant son centième anniversaire, il s'en fallait donc de peu, mais en toute rigueur le compte n'y

Und heute würde man meine Großmutter Marguerite gern als großzügige, liebenswerte Frau hinstellen, ein revisionistisches Unterfangen, das offenbar niemand um mich herum empört. Damit wir uns richtig verstehen, ich bin kein Wahrheitsfanatiker, von mir aus darf man gern eine Leiche schminken, um sie für die Familie vorzeigbar zu machen, bevor man den Sargdeckel zuschraubt, und ich kann verstehen, dass man nicht sämtliche Schwächen des Verstorbenen einzeln durchgeht. Aber Letzteren deshalb gleich in ein völlig falsches Licht zu rücken, geht mir entschieden zu weit. Meinem Umfeld zufolge täte ich gut daran, diese Art Kompromiss zu akzeptieren, und mich überhaupt den Notwendigkeiten zu beugen, die das Leben in der Gesellschaft erfordert, aber ich bringe es einfach nicht über mich. Das Asperger-Syndrom, eine Entwicklungsabweichung innerhalb des Autismus-Spektrums, ähnelt dem Bild, das ich von Nietzsches Übermenschen habe, und macht mich zum Asoziognosiker, das heißt unfähig, mich der Willkür sozialer Konventionen zu beugen und Ehrlichkeit als gänzlich relativen Begriff auszulegen. Ich bin durchaus bereit, meine Defizite in diesem Bereich anzuerkennen, zumal sie mir Anrecht auf eine bescheidene, aber willkommene staatliche Zuwendung geben. Dennoch erschiene es mir vernünftiger, wenn die Wahrheit der Lüge vorgezogen würde, und die Menschheit sich bemühte, den Einfältigen die Augen zu öffnen sowie die Nutznießer zu bestrafen, die das Klima der Falschheit und Täuschung schüren, welches unsere Spezies, und zwar fatalerweise, seit urewigen Zeiten umgibt.

In diesem Fall störe ich mich doch sehr an der Entscheidung, eine katholische Feier für meine Großmutter Marguerite auszurichten, die seit ihrer Taufe keinen Fuß mehr in die Kirche gesetzt hat. Für mich klingt alles geheuchelt in diesem seelenlosen, multikonfessionellen Raum, angefangen bei der Offiziantin, die von meiner Tante Solange in der Bistumsseelsorge rekrutiert wurde, eine gewisse Dame Vauquelin, graue Haare, Duttfrisur, welche die Frechheit besitzt, von meiner Großmutter Marguerite wie von einer engen Freundin zu sprechen, obwohl sie ihr nie begegnet ist. Wie kann sie es wagen, meine Großmutter sogleich beim Vornamen zu nennen? „Wir wollen heute Marguerite gedenken“ oder „Wir sind gekommen, uns von Marguerite zu verabschieden“; selbst ich hätte mir nicht so viel Zudringlichkeit erlaubt. Und ich hätte mich vor der ständigen Wiederholung dieser nervtötenden Ungenauigkeit gehütet, die darin besteht, meine Großmutter

était pas. À mes yeux, le simple fait d'appeler centenaire une personne de quatre-vingt-dix-neuf ans et cinquante et une semaines ruine la crédibilité du discours tout entier. Et de fait, on pourrait écrire un livre rien qu'en énumérant les erreurs proférées depuis le début de l'office. Par exemple, ma tante Lorraine a demandé qu'on fasse jouer la chanson de Maurice Chevalier *Dans la vie faut pas s'en faire*, censée avoir bercé l'enfance de ma grand-mère Marguerite, ce qui relève à mon avis de la faute de goût lors d'une célébration funéraire, mais surtout de l'erreur historique puisque Maurice Chevalier a enregistré cette chanson en mille neuf cent quarante : âgée de vingt-six ans, ma grand-mère allaitait ma tante Solange et n'avait plus rien d'une enfant. [...] comment supporter une telle inculture chez une femme qui fait profession d'enterrer ses contemporains ? Sans oublier que ma tante Lorraine, encore elle, a obtenu de lire un poème de son cru dont l'indigence le dispute à l'insincérité : « Maman joyeuse, maman rieuse, maman gracieuse, maman rêveuse, maman chaleureuse, maman travailleuse, maman berceuse, maman fabuleuse, maman facétieuse, maman lumineuse, maman tricoteuse, maman audacieuse, maman généreuse, maman fougueuse mais surtout maman heureuse. » Certes, ma grand-mère Marguerite entretenait sa maison et aimait tricoter, mais pour le reste le portrait prend beaucoup de libertés avec le modèle. Quitte à retenir cette forme littéraire simplette, à la place de ma tante Lorraine j'aurais personnellement écrit « Maman menteuse, maman grincheuse, maman teigneuse, maman coureuse, maman oublieuse, maman rabâcheuse, maman truqueuse, maman râleuse, maman boudeuse, maman sermonneuse, maman cauteleuse, maman querelleuse, maman chicaneuse, maman rancuneuse, et surtout maman malheureuse ». [...] voilà qui donne une idée de l'amateurisme et de la niaiserie générale de la cérémonie.

als Hundertjährige darzustellen. Zwar ist sie nur eine Woche vor ihrem hundertsten Geburtstag gestorben, es fehlte also nicht viel, aber streng genommen wurde die Zahl nicht erreicht. Allein die Tatsache, eine neunundneunzig Jahre und einundfünfzig Wochen alte Person als hundertjährig zu bezeichnen, ruiniert für mich die Glaubwürdigkeit der gesamten Rede. Schon die bloße Aufzählung der falschen Behauptungen, mit denen wir seit Messebeginn überschüttet werden, könnte ein ganzes Buch füllen. So hat meine Tante Lorraine dafür gesorgt, dass ein Lied von Maurice Chevalier gespielt wird, *Dans la vie faut pas s'en faire*¹, das angeblich die Kindheit meiner Großmutter Marguerite versüßt hat, was bei einer Trauerfeier doch von einiger Geschmacklosigkeit zeugt, vor allem aber ein haarsträubender Anachronismus ist, denn Maurice Chevalier hat dieses Lied erst 1940 aufgenommen: Mit sechszwanzig stillte meine Großmutter bereits meine Tante Solange und hatte ihre Kindheit weit hinter sich. [...] Wie soll man eine solche Kulturlosigkeit bei einer Frau ertragen, die sich die Beerdigung ihrer Zeitgenossen auf die Fahne geschrieben hat? Und noch dazu durfte meine Tante Lorraine, wer auch sonst, ein auf ihrem Mist gewachsenes Gedicht vortragen, bei dem Dürftigkeit und Verlogenheit einander in nichts nachstehen: „Mama, du Fröhliche, du Zärtliche, du Herzliche, du Ehrliche, du Ordentliche, du Köstliche, du Jugendliche, du Verantwortliche, du Fürsorgliche, im Stricken Vortreffliche, du Unermüdliche, du Zerbrechliche, du Unersetzliche, du Überdurchschnittliche, aber vor allem Du Glückliche.“ Wohl gab meine Großmutter Marguerite auf ihren Haushalt acht und strickte gern, ansonsten aber ist das Porträt seinem Modell nicht gerade treu. Wenn ich mich auch mit dieser simplen literarischen Form begnügen müsste, hätte ich anstelle meiner Tante Lorraine doch Folgendes geschrieben: „Mama, du Schändliche, du Grässliche, du Bestechliche, du Verderbliche, du Liederliche, du Gefährliche, du Vergessliche, du Entbehrliche, du Aufdringliche, du Bedenkliche, du Unzugängliche, du Unersättliche, du Selbstherrliche, du Fremdenfeindliche und vor allem du Unglückliche“. [...] so weit ein erster Eindruck dieser stümperhaften, von allgemeiner Einfalt geprägten Feier.

1 « Dans la vie faut pas s'en faire » bedeutet so viel wie „Nimm's leicht im Leben“; Anm. d. Übersetzers.

N'appartenir

Karim Miské

L'auteur / Der Autor

Né en 1964 à Dakar d'une mère communiste française et d'un père diplomate mauritanien, Karim Miské est un réalisateur et écrivain parisien. En 2012, il reçoit le Grand Prix de la Littérature policière pour son premier roman, le polar *Arab Jazz*. Son deuxième récit, *N'appartenir*, est un retour sur son enfance et son adolescence, situées au carrefour entre les cultures de ses parents. En 2016, *N'appartenir* voit également le jour sous la forme d'une bande dessinée, qui traduit en images le langage percutant et plein d'humour de Karim Miské.

Karim Miské, geboren 1964 in Dakar, als Sohn einer französischen Kommunistin und eines mauretanischen Diplomaten, ist ein Pariser Regisseur und Schriftsteller. Für seine erste Buchpublikation, den Krimi *Arab Jazz*, erhält Miské den Grand Prix de *Littérature policière* 2012. Sein zweites Buch, *N'appartenir*, ist eine Retrospektive auf seine Kindheit und Jugend zwischen den Kulturen seiner Eltern. 2016 erscheint *N'appartenir* als *Graphic Novel*, die Miskés eindringliche, humorvolle und bilderreiche Sprache in Zeichnungen übersetzt.



Elena Stingl

La traductrice / Die Übersetzerin

Née en 1989 à Munich, Elena Stingl a étudié la littérature générale et comparée, la littérature française et la sociologie à Munich et à Berkeley (USA). Elle commence la traduction en travaillant pour la revue politique *Hinterland*, dans laquelle elle écrit et traduit régulièrement des articles sur la politique de l'immigration en France. C'est ainsi qu'au printemps 2016, lors d'un entretien sur la radicalisation croissante de la société française, elle fait la connaissance de Karim Miské. À l'automne 2017, Elena Stingl prépare son doctorat sur Georges Bataille à la *Freie Universität* Berlin.

Elena Stingl, geboren 1989 in München, studierte Komparatistik, Romanistik und Soziologie in München und Berkeley (USA). Das Übersetzen entdeckt sie durch ihre Arbeit für die politische Zeitschrift *Hinterland*, für die sie regelmäßig Beiträge zu französischer Migrationspolitik schreibt und übersetzt. So lernt sie auch Karim Miské kennen, den sie im Frühling 2016 zu einem Interview über die zunehmende Radikalisierung der französischen Gesellschaft trifft. Ab Herbst 2017 promoviert Elena Stingl zu Georges Bataille an der Freien Universität Berlin.

elena.stingl@gmx.net

N'appartenir, Karim Miské
Éditions Viviane Hamy, 2015
88 pages / Seiten (7–9)

Au commencement, il y a la honte. Elle plane à l'intérieur de toi, insaisissable et délétère. Un cancer, une méduse, qui t'habite, te constitue. Un putain d'alien dont l'existence est entièrement vouée à pourrir la tienne, à s'épandre, à t'étouffer de l'intérieur. Tu as sept ans, six ans, neuf ans, pas cinquante comme aujourd'hui. Les mots te font défaut, et aussi les idées. La colère n'est pas encore née, qui te permettra de sortir et regarder. La honte le sait. Cette salope se nourrit du silence et du tabou. Et comme vous faites corps depuis toujours, le tabou c'est toi, l'interdit c'est toi. Rien d'autre n'existe que cette indicible vérité : tu ne devrais pas être. Elle saute aux yeux de tous ceux qui te voient donner la main à ta mère, à ta grand-mère, à ton grand-père. Tu es la pièce rapportée, le produit d'une action contre nature. L'enfant d'un démon incubé ou succube reparti dans son enfer personnel après s'être délesté de sa semence de paria. Tu ne devrais pas être, mais tu es, cela est manifeste. Alors autant se taire et prétendre que tout va bien. Autant vanter les vertus du mélange, faire de toi l'avant-garde d'une humanité métisse, d'un avenir radieux. Autant parler d'autre chose, mais pas de la violence. Autant oublier la haine, l'amertume, la rancœur. Autant faire comme si. Autant.

Et puis un jour, boum ! La vérité.

Tu as neuf ans et demi, toute ta famille est là. Ta famille blanche dans laquelle tu grandis depuis toujours en faisant comme si toi aussi tu l'étais, en une étrange danse d'évitement du miroir. Ta famille qui t'aime, à sa manière dysfonctionnelle. Ta famille blanche qui t'aime et qui traverse un drame. Ton grand-père perd la boule. Nourriture trop riche, repas d'affaires, cerveau atteint, il ne passera pas l'automne. Tu l'aimes, ton papy, mais aujourd'hui il t'effraie. On dirait qu'il va se cogner aux meubles à force d'aller et venir sans cesse en agitant les bras. Il crie, tempête, on l'a volé, c'est sûr, on l'a volé. Et toi, tu ne peux t'empêcher de penser à Molière. Ma cassette, rendez-moi ma putain de cassette, tas de bâtards ! Pourtant, en temps normal, ton grand-père est gentil, généreux, mais ce soir il a perdu les pédales et personne n'arrive à l'atteindre à l'intérieur de la bulle de colère dans laquelle un court-circuit neuronal l'a enfermé. Les paroles les plus douces ne font qu'attiser sa fureur insensée. Toi aussi tu t'y mets, croyant naïvement en ton pouvoir de

Am Anfang ist die Scham. Sie schwebt in deinem Innern, ungreifbar und zersetzend. Ein Krebsgeschwür, eine Meduse, die dich bewohnt, dich ausmacht. Ein verdammter Alien, dessen ganze Existenz nur darauf aus ist, deine zu verderben, sich auszubreiten und dich von Innen zu ersticken. Du bist sieben, sechs, neun, nicht fünfzig, wie heute. Die Worte fehlen dir, und auch die Vorstellung. Noch ist der Zorn nicht erwacht, der dir ermöglichen wird, rauszugehen und hinzusehen. Das weiß die Scham. Die Schlampe lebt vom Schweigen und vom Tabu. Und da ihr schon immer miteinander verwachsen seid, bist du das Tabu, das Verbotene bist du. Es bleibt allein diese unsägliche Wahrheit: Du dürftest nicht sein. Sie springt allen ins Auge, die dich an der Hand deiner Mutter, deiner Großmutter, deines Großvaters sehen. Du bist der Fremdkörper, Ergebnis einer widernatürlichen Tat. [...] Du dürftest nicht sein, aber du bist, das ist offensichtlich. Also besser gleich die Klappe halten und so tun, als wäre alles in Ordnung. Gleich die Vorzüge des Vermischten anpreisen, dich zum Vorreiter einer bunten Menschheit erklären, einer strahlenden Zukunft. Oder gleich über etwas anderes sprechen, aber bitte nicht von Gewalt. Gleich den Hass vergessen, die Verbitterung, den Groll. Gleich tun als ob. Gleich.

Und dann eines Tages: boom! Die Wahrheit.

Du bist neuneinhalb, deine ganze Familie ist versammelt. Deine weiße Familie, in der du seit jeher aufwächst und so tust, als wärst auch du weiß, dich dabei um Spiegel herumdrückst. Deine Familie, die dich liebt, auf ihre verkorkste Weise. Deine weiße Familie, die dich liebt und gerade eine Tragödie durchlebt. Dein Großvater schnappt über. Zu fette Kost, Geschäftsessen, Hirnschaden, er wird es nicht über den Herbst schaffen. Du liebst ihn, deinen Opi, aber heute macht er dir Angst. Wenn er weiter so herumrennt, knallt er noch gegen die Möbel. Er brüllt, tobt, man hat ihn bestohlen, ganz sicher, man hat ihn bestohlen. Und du kannst nicht anders, als an Molière zu denken. Meine Schatulle, gebt mir meine verdammte Schatulle, ihr Bastarde! Dabei ist dein Großvater normalerweise freundlich, großzügig, heute Abend jedoch dreht er völlig durch und niemand kann ihn in der Zornblase erreichen, in die ihn ein synaptischer Kurzschluss eingesperrt hat. Das sanfteste Zureden peitscht sein irres Wüten nur noch mehr auf. Und jetzt mischst auch du

petit-fils adoré. Avec tes pauvres bras, tu essaies de l'entourer en lui donnant du « Papy chéri ». Mais autant essayer de ramener à la raison une bête enragée ! Le visage rouge, congestionné, il t'écarte de son chemin, non sans t'asséner au passage un mot dur comme un uppercut et venimeux comme une morsure de vipère. Ça fait tellement mal que tu sens plus rien.

Un mot qui contient bien plus que sa frustration du moment. S'y exprime quelque chose de profond et d'immonde : le pus non évacué d'une blessure que tout le monde avait voulu croire superficielle dix ans plus tôt et qui à force d'être ignorée s'était surinfectée. Sa fille et cet Arabe, tout le monde pensait qu'il s'y était fait. Il n'avait même jamais dit grand-chose contre cette détestable union. Dix ans de silence et de rumination avant de tout te balancer. En famille. De bien te faire sentir que cette faute à laquelle tu dois d'exister, jamais tu ne pourras t'en libérer. Elle est ton karma, ta destinée. Sa fille chérie, si belle, avec ses yeux bleus et sa peau de porcelaine. Sa fille que cet Arabe lui a ravie. Bien sûr que le crime de ton père retombe sur tes épaules puisque tu en es le produit. Et maintenant que le cerveau empoisonné par le cholestérol de ton grand-père sait que la dernière ligne droite est entamée, quelles raisons pourrait-il bien avoir de continuer à remâcher sans mot dire sa rage et sa douleur. Autant en finir une bonne fois et expédier ce trait empoisonné qui va se ficher directement dans ton cœur et couper le souffle à toute la famille rassemblée autour du patriarche chancelant. Personne ne sait que dire, que faire. Alors silence ! Chhhhh... Silence. Toi, ta mère, ta grand-mère, ton arrière-grand-mère même, des statues de sel. Vitrifiés, paralysés. Rien ne sera plus comme avant. Un mot prononcé par la personne que tu aimes le plus au monde. Celui qui t'a emmené voir *Il était une fois la révolution* et tu ne sais plus quelle opérette avec Luis Mariano. Tu n'as pas encore dix ans, et, en l'absence de ton père toujours ailleurs, c'est lui le modèle masculin. Solide comme un arbre, juste et droit, il ne se met jamais en colère sans raison. Son amour te semble acquis sans discussion et pour l'éternité. Ton papy, putain ! Un sale mot de lui et ton univers bascule.

dich ein, naiv wie du bist, glaubst an deinen Einfluss als geliebter Enkelsohn. Mit deinen dünnen Ärmchen versuchst du, ihn zu umarmen, kommst ihm mit „liebster Opi“. Da könnte man genauso gut versuchen, eine tollwütige Bestie zur Vernunft zu bringen! Mit hochrotem Gesicht schiebt er dich aus dem Weg und wirft dir beiläufig ein Wort an den Kopf, hart wie ein Kinnhaken und giftig wie der Biss einer Viper. Es tut so weh, dass du gar nichts mehr spürst.

Ein Wort, das so viel mehr bedeutet, als sein momentaner Frust. Es kommt darin etwas Tiefsitzendes und Fauliges zum Ausdruck: eine schwärende Wunde, die zehn Jahre zuvor niemand ernst nehmen wollte und die sich, gerade weil sie ignoriert wurde, immer weiter entzündete. Seine Tochter und dieser Araber – alle glaubten, er hätte sich damit abgefunden. Er hatte sich nicht einmal groß gegen diese scheußliche Beziehung ausgesprochen. Zehn Jahre Schweigen und stilles Wiederkäuen, bis er es jetzt dir vor die Füße spuckt. Im Kreis der Familie. Dich wirklich spüren lässt, dass dieser Fehltritt, dem du deine Existenz verdankst, dir für immer nachhängen wird. Er ist dein Karma, dein Schicksal. Seine geliebte Tochter, so hübsch, mit ihren blauen Augen und ihrer Porzellanhaut. Seine Tochter, die der Araber ihm geraubt hat. Natürlich fällt das Verbrechen deines Vaters auf dich zurück, immerhin bist du ja sein Ergebnis. Und warum sollte dein Großvater jetzt, wo sein cholesterinvergiftetes Hirn begreift, dass es mit ihm zu Ende geht, weiterhin stillschweigend seine Wut und seinen Schmerz in sich reinfressen. Also gleich ein für alle Mal bleiben lassen und den Giftpfeil abschießen, der sich mitten in dein Herz bohren wird und der ganzen Familie, die sich um den wankenden Patriarchen scharf, den Atem raubt. Niemand weiß, was sagen, was tun. Also still! Schhhhh... still. Du, deine Mutter, deine Großmutter, selbst deine Urgroßmutter, zu Salzsäulen erstarrt. Gläsern, gelähmt. Nichts wird mehr sein wie früher. Ein Wort, ausgesprochen von dem Menschen, den du auf der ganzen Welt am meisten liebst. Der dich in Todesmelodie und irgendeine Operette mit Luis Mariano mitnahm. Du bist noch nicht ganz zehn Jahre alt, dein Vater ist immer unterwegs und so ist jener dein männliches Vorbild. Standhaft wie ein Baum, gerecht und aufrichtig, wird er niemals grundlos wütend. Seine Liebe scheint dir bedingungslos und ewigwährend. Dein Opa, verdammt nochmal! Ein hässliches Wort von ihm reicht, und deine Welt gerät aus den Fugen.

Impressum

Rédaction / Redaktion:

Valentin Decoppet, Thomas Herth, Béatrice Maldonado, Claire Mélot, Alexia Rosso, Yvonne Eglinger, Sophie Nieder, Jan Rhein, Paul Sourzac, Elena Stingl

Coordination éditoriale et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Magali Brieussel

Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte: Inge Orlowski, Katja Petrovic

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Sandra Schmidt, Élise Benon, Annette Schwichtenberg

Photos / Fotos: © Frankfurter Buchmesse / Nurettin Çiçek

Photo / Foto Patricia Klobusiczky: © Jonas Groß

Photo / Foto Marie-Ange Roy: © Chom-Studio Arlequin

Graphisme / Grafik:

Juliane Bartel

www.suntrap-design.com

Impression / Druck:

DCM, Meckenheim

© OFAJ/DFJW, 2017

En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



www.buchmesse.de



www.bief.org



www.prohelvetia.ch

